Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

Albert LOZEAU

L'Ame Solitaire

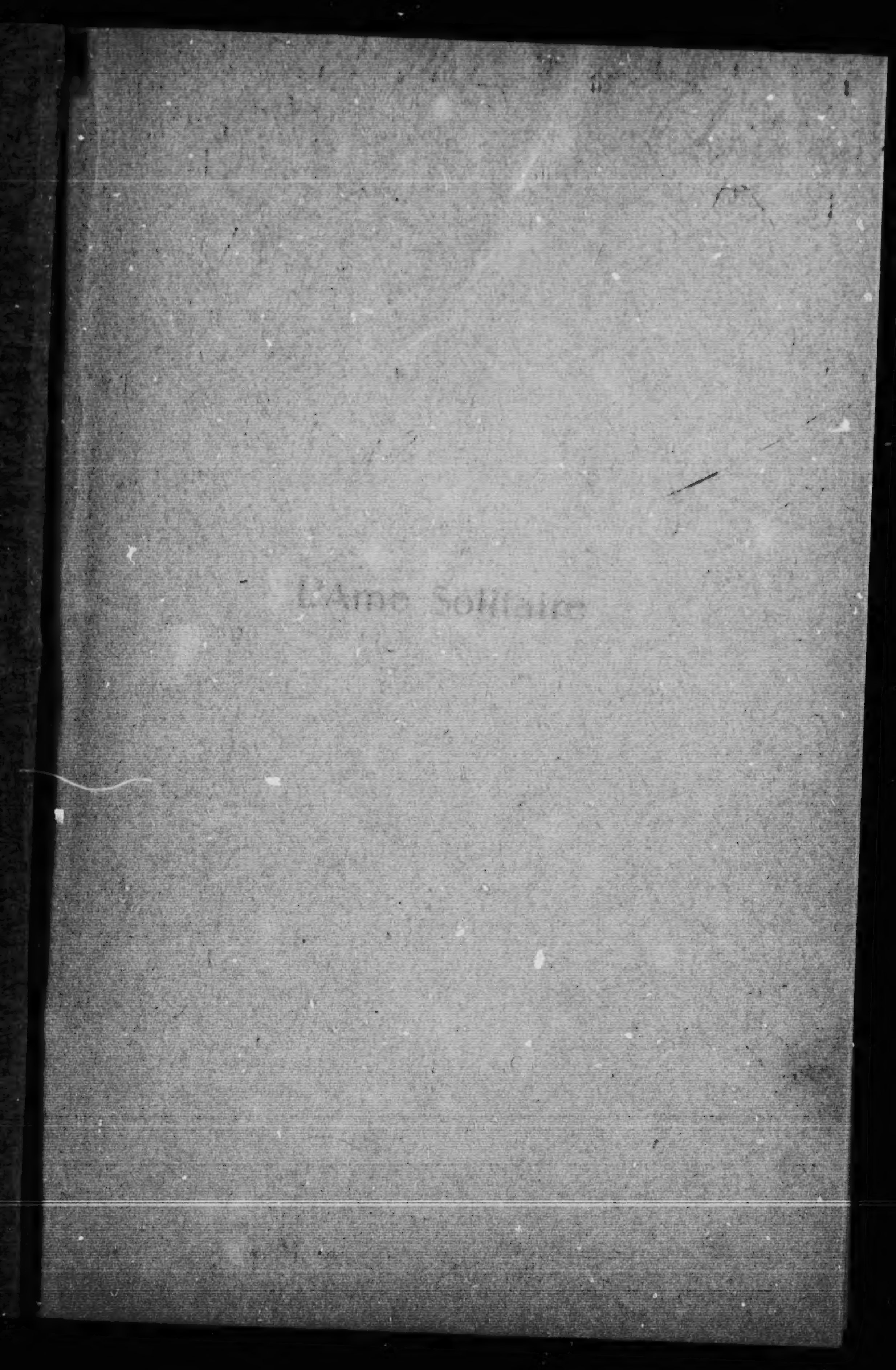
POESIES



PARIS
F. R. DE RUDEVAL, Éditeur
4, rue Antoine Dubois

MONTRÉAL
Librairie BEAUCHEMIN Limitée
256, rue Saint-Paul

1907



L'Ame Solitaire

M. C. Dawley
Septembre,

L'Ame Solitaire

Il a été tiré de ce volume
un unique exemplaire sur hollande

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

Albert LOZEAU

L'Ame Solitaire

POÉSIES



PARIS
F. R. DE RUDEVAL, Éditeur
4, rue Antoine Dubois

MONTRÉAL
Librairie BEAUCHEMIN Limitée
256, rue Saint-Paul

1907

NOTE DE L'ÉDITEUR

—

M. Albert Lozeau est un jeune poète de Montréal, dont nous sommes heureux de présenter les vers au public lettré. Rompant avec la tradition habituelle des écrivains canadiens, il ne s'est pas inspiré d'un sentiment exclusivement religieux et national, comme celui que l'on retrouve dans Crémazie et ses disciples. « La maladie l'a ramené chez lui », selon le mot de Maine de Biran, et pour juger sainement les vers qu'il écrivit pendant de dures années d'épreuve et de souffrances physiques, il faut se reporter à ses propres aveux. Ils permettent de comprendre le talent particulier de M. Lozeau mieux que tous les commentaires, et sous l'auteur de trouver l'homme.

« Je suis, dit-il, un ignorant. Je ne sais pas ma langue. Je balbutie en vers assez harmonieux

(j'adore la musique), souples et lâches. Je n'ai pas d'idées. Je rêve et ne pense pas. J'imagine, je n'observe pas. J'exprime des sentiments que je ressentirais. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'ai ressentis. J'ai vu des arbres à travers des fenêtres. J'écris des sonnets de préférence, parce que j'ai l'haleine assez courte. Je suis absolument dénué de sens critique et ne saurais distinguer les meilleures de mes pièces des pires. Je suis irrégulier comme pas un, sincère et contradictoire, sans ambition et sans orgueil. Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête : ça m'a enseigné l'humilité. J'ai rimé pour tuer le temps, qui me tuait par revanche... Je suis particulièrement abondant en faiblesses. C'est que je n'ai pas fait mon cours classique, que je ne sais pas le latin dont la connaissance est indispensable pour bien écrire le français. J'achevais un cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos. Je ne connaissais absolument rien à la littérature française, et c'est couché et très malade que j'ai appris l'existence de Chénier, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Leconte de Lisle, et de la plupart de ces

grands maîtres. Je n'ai pu les goûter qu'à peine, manquant tout à fait de préparation. C'est par des bouquins que me passaient mes amis, que je me suis mis au courant et que le mal de rimer m'a pris. Je dis le mal de rimer, mais pour moi ce n'était pas un mal, c'était plutôt un bien, qui m'a, je le crois sincèrement, arraché au désespoir et à la mort. »

Ce sont donc bien réellement les rêves et les confidences d'une « Ame solitaire » que nous publions. Et nous croyons que l'œuvre de M. Lozeau comme celle de son émule Nelligan, trop tôt enlevé à la sympathie de ses amis, marque une orientation nouvelle de la jeune littérature canadienne française.

———

**

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A SIR WILFRID LAURIER

Premier ministre du Canada

—

Si l'affection filiale ne me faisait un devoir très doux et dont l'exécution fut longtemps rêvée, d'offrir ces premiers essais poétiques à mon père et à ma mère, c'est à vous que j'en ferais hommage.

Sans vous ils seraient peut-être restés épars dans les colonnes des journaux et je ne connaîtrais point le dangereux honneur de les voir réunis en volume. Que votre modestie me pardonne de dire ici publiquement de votre main droite ce que votre main gauche ignore et d'y joindre le témoignage de mon admiration et de ma gratitude.

A. L.

En regardant le ciel, en poursuivant mon rêve,
Qui vient, fuit et revient comme un flot sur la grève,
En voyant un oiseau rayer l'horizon bleu,
Une saison passer en nous disant adieu,
J'écris ces vers, avec pour compagne, à la brune,
Ma lampe, qui me fait de petits clairs de lune,
Ou le matin, l'esprit reposé du sommeil,
Lorsque par ma croisée entre un peu de soleil.
J'écoute aller le temps de sa marche éternelle,
Et je le suis comme un oiseau blessé d'une aile.
Je songe à mon amie et je chante, tout bas,
Sachant ainsi qu'Arvers, qu'on ne comprendrait pas...

A UN POÈTE

Toute ma clarté vient d'un bleu rayon d'espoir,
Et toute ma chanson, teinte d'un peu de soir,
Bien aisément tiendrait dans une demi-gamme.
L'immensité des cœurs humains aux grandes voix!
Moi, je ne suis qu'un tout petit oiseau des bois,
Et j'ai Musset pour maître et pour Muse la femme.

Je prends ma part des pleurs et du rire des cieux,
Et, des matins bruyants aux soirs silencieux,
Je vis ce que le jour m'abandonne de rêve;
Comme le papillon qui va de fleur en fleur,
Je vais, amant du rythme, épris de la couleur,
De la chimère blonde à l'illusion brève.

Parfois, de ce voyage, on revient le cœur las;
Mais ayant tant frôlé de roses, de lilas,
On en garde toujours un parfum qui demeure;
Car le rêve après lui nous laisse un souvenir
Que ne peuvent jamais entièrement ternir
Les longs ennuis du jour et les regrets de l'heure.

Poète, toi qui sais ce qu'une rime vaut,
Lorsqu'elle est à sa place, et quel plaisir nouveau,
Quoiqu'il puisse être vieux après trente minutes,
C'est d'agencer des mots usés qui font des vers,
Pourvu qu'ils sentent bon l'air pur et les bois verts,
Qu'ils éclatent en cors ou qu'ils sifflent en flûtes,

Lis les miens seulement avec les yeux du cœur ;
Épargne-leur l'affront d'un sourire moqueur :
Ils sont légers d'esprit, mais lourds de gratitude ;
Moi, je n'ai point passé par la France, et je n'ai
De Cyrano pas même un petit bout du nez ;
Et le mal m'a tenu loin des salles d'étude...

LES HEURES D'AMOUR

Le Désir — Le Regret

LE DÉSIR

L'ATTENTE

MON cœur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée ; y viendrez-vous ?
Que vous veniez demain ou plus tard, que m'importe !
Le jour, lointain ou proche, en sera-t-il moins doux ?

Ce n'est point un vain mal que celui de l'attente ;
Il conserve nouveau le plus ancien désir.
L'inattendu bonheur dont la venue enchante
Passe ; à peine en a-t-on su goûter le plaisir,

Et l'on s'en va criant l'inanité des choses,
Pour ne s'être jamais aux choses préparé :
Insensé, qui repousse un frais bouquet de roses,
Accusant le parfum qu'il n'a pas respiré.

Une heure seulement de pure jouissance,
Pourvu que Dieu m'accorde un quart de siècle entier
De rêve intérieur et de jeune espérance,
Pour méditer sur elle et pour l'étudier,

Pour ordonner l'instant et régler la seconde,
Pour que rien ne se perde et que tout soit joui
Jusqu'à la moindre miette, et que le temps du monde
S'envole, n'emportant que de l'évanoui !

Une heure suffira. J'aurai vécu ma vie
Aussi pleine qu'un fleuve au large de son cours,
L'ayant d'une heure, mieux que de jours fous, emplie ;
D'une heure, essence et fruit substantiel des jours !

Mon cœur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée : y viendrez-vous ?
Que vous veniez demain ou plus tard, il n'importe !
Mon attente d'amour fera de telle sorte

Que mon lointain bonheur en deviendra plus doux.

INTIMITÉ

EN attendant le jour où vous viendrez à moi,
Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,
Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche,
Qui sembleront un air de musique qui touche
Et dont je goûterai le charme à vos genoux...
Et ce rêve m'est cher comme un baiser de vous !
Votre beauté saura m'être indulgente et bonne,
Et vos lèvres auront le goût des fruits d'automne !
Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,
Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,
Tandis que feuilletant les pages d'un vieux livre,
Dans les poètes morts je m'écouterai vivre ;
Ou que, songeant depuis des heures, revenu
D'un voyage lointain en pays inconnu,
Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,
A mon côté veillant, la fidèle tendresse !
Et notre amour sera comme un beau jour de mai,
Calme, plein de soleil, joyeux et parfumé !

Et nous vivrons ainsi, dans une paix profonde,
Isolés du vain bruit dont s'étourdit le monde,
Seuls comme deux amants qui n'ont besoin entre eux
Que de se regarder, pour s'aimer, dans les yeux !

BONHEUR RÊVÉ

J'AURAI pour vous aimer des tendresses nouvelles,
Des sourires plus doux des lèvres et des yeux
Que vous enfermerez dans votre cœur joyeux,
Comme de blancs oiseaux qu'on prive de leurs ailes.

Et vous aurez pour moi des grâces maternelles,
Des baisers longs, divins, aux frôlements soyeux,
Et des caresses d'ange apprises dans les cieux,
Avant votre venue en nos plaines mortelles.

Nous irons l'un et l'autre en l'azur infini
D'un rêve intérieur que n'aura pas terni
La réalité sombre au malheur condamnée.

Vous me direz : Mon frère, et je dirai : Ma sœur,
En savourant l'oubli du mal et la douceur
D'être l'âme qui va par la vôtre menée.

ENVOI

CE soir, je vous envoie une de mes pensées.
Prenez-la doucement entre vos doigts jolis,
Vos longs doigts déliés, caressants et polis,
Et puis, réchauffez-la dans vos deux mains pressées.

Parmi d'autres aux tons jaunis, toutes froissées,
Qui naissent même avec aux pétales des plis,
Les cœurs mornes, déjà de vieillesse remplis,
Je l'ai trouvée éclose et triste aux délaissées.

Pour vivre, elle a besoin de timides chaleurs ;
Elle est frileuse et pâle et fleur entre les fleurs ;
Pour elle, je mendie un rayon qu'elle espère.

Faites-la seulement approcher vos doux yeux,
Afin qu'elle s'éveille à la douceur des cieux
Et boive du soleil où bat votre paupière.

CAUSERIE FÉMININE

AUJOURD'HUI, le salon est plein de jeunes filles
Aux yeux noirs, aux yeux gris, aux yeux bleus, et gentilles
Elles causent très haut de bijoux enchantés ;
Elles causent surtout de puérilités.
De cette foule monte un parfum de fleurs mortes,
Tiède et trop fort, fait d'essences de toutes sortes.
Elles causent, — leurs cœurs ne sont pas indulgents —
Et médisent avec plaisir des jeunes gens.
Elles se font des compliments sur leurs toilettes,
Et projettent toujours de nouvelles emplettes,
Et mutuellement se disent des secrets
Que chacune répète à l'autre, une heure après.
Le ton s'élève... On cause... Est-ce qu'on va se battre ?
Elles sont bien quatorze ou quinze... Elles sont quatre.

PETITES FILLES

CES âmes de vingt ans, ah ! ces petites filles !
Le mieux qu'on en peut dire est qu'elles sont gentilles :
Elles marchent si bien dans leur robe à longs plis ;
Leurs gestes de couvent se sont vite assouplis :
Ils volent, comme les dentelles, ils ondulent.
Leurs lèvres roses sont si drôles, qui modulent :
« Ma chère », avec le goût de mordre, sans vouloir.
Leur pose s'ennoblit d'un peu de nonchaloir.
Elles savent toucher le piano, la harpe,
Et se draper du voi gracieux d'une écharpe.
Elles connaissent tout de l'artificiel,
Mais elles ne sauront jamais aimer qu'au ciel.

LE SECRET DES YEUX

—

I

Si j'aime à regarder vos beaux yeux d'indulgence,
Vos yeux sombres qu'éclaire un feu d'intelligence,
Si parfois j'exagère et, jusqu'à vous gêner,
Je laisse dans vos yeux les miens se promener,
Et si même quand vous baissez le front, j'insiste,
Ah ! ne m'en veuillez pas, c'est pur amour d'artiste !
Entre deux rangs de cils, j'ai trouvé la beauté !
Dans l'ombre, comme au ciel, j'ai trouvé la clarté !
Les papillons obscurs en rond volent aux lampes ;
Homme, je cherche la lumière auprès des tempes,
Dans les yeux doux, pleins de sourire ou de langueur,
Où peut-être, à la fin, j'aurai brûlé mon cœur !...

II

Je ne vois jamais rien dans vos yeux de précis.
Il y flotte du rêve à l'état indécis.
Comme un plongeur, sous l'onde immense qui déferle,
Hasarde tous ses jours pour trouver une perle,
Je cherche, dans vos yeux profonds comme la mer,
Ce qui ferait mon cœur joyeux, ou bien amer.
Votre intime pensée, intégrale, fidèle,
Exacte, lumineuse, où donc se cache-t-elle ?
Oh ! le rare joyau, mystérieux, hélas !
Se promettant toujours et ne se donnant pas !
Et qui, lorsqu'on l'a cru saisir avec prudence,
Trompe l'attention et trahit l'évidence !

III

Vous lisez tous les vers que j'écris, en pensant :
Hélas ! où suis-je, moi, si c'est là ce qu'il sent ?
J'ai les yeux bleus : ils sont gris ou noirs ceux qu'il chante...
— Vous devenez beaucoup jalouse, un peu méchante.
Pour ne pas me valoir le titre d'ennuyeux,
Il me faut bien changer la couleur de vos yeux,

Comme mes sentiments, renouveler mes larmes,
Pour les chanter, prêter à d'autres tous vos charmes, —
Car il paraît qu'ils sont les vôtres trop souvent —
Et, surtout, pour sembler un poète savant,
Revêtir tour à tour toutes les sortes d'âmes...
Les poètes si doux font bien souffrir les femmes.

IV

Vos yeux... Je baiserai vos yeux sans achever ;
Fort d'un si grand amour on ose tout braver.
Vos mains... Je presserai vos mains musiciennes,
Et vous ne pourrez pas les retirer des miennes.
Vos lèvres... A mon goût j'en boirai le bon vin,
Et votre effort à les détourner sera vain.
Vous me privez souvent du doux plaisir que j'aime :
Ah ! vous me l'offrirez maintenant de vous-même !
Tout ce que je voudrai, désormais je l'aurai.
Ce n'est pas moi toujours qui vous obéirai.
Vous souriez... Laissez, mon amour, que j'achève :
Dites, que pouvez-vous faire contre mon rêve ?...

L'AVEU

I

JE la verrai venir, rose d'un peu de fièvre,
Un long baiser tout prêt sur le bord de sa lèvre.
Elle n'aura de mots d'amour que dans les yeux.
Ses aveux les plus doux seront silencieux.
Je lui dirai combien sont durs les jours d'attente,
Et combien sa démarche onduleuse et flottante
Lentement me l'amène et tôt me la reprend.
Son cœur tendre, son cœur virginal et si franc,
Comprendra mieux que moi ce que je veux lui dire
Et lui fera monter à la lèvre un sourire
Si plein de candeur blanche et de rêve sacré,
Que de la voir si pure à moi, je pleurerai...

II

Je ne lui dirais pas : Donnez-moi vos mains blanches ;
Comme les yeux, les mains ne sont pas toujours franches ;
Je ne mendierais pas non plus, grave ou joyeux,
La chaste volupté de lui baiser les yeux ;
Peut-être qu'en leur rêve une autre image existe
Dont la chaude douceur dans le sommeil persiste ;
Je n'effleurerais pas ses fines lèvres, non :
Peut-être que souvent y chante un autre nom ;
Mais, cherchant une place où plus de candeur brille,
Où s'épanouit tout en blanc la jeune fille,
Je lui sourirais, comme à quelque enfant charmant,
Et je la baiserais au front, tout simplement.

III

Le sort en est jeté, le sort irrévocable !
Je romprai ce silence étrange qui m'accable !
Enfin, je lui dirai : Je vous adore ! Oui,
Je vous adore ! Au fond de mon cœur ébloui
Resplendit, comme au mur d'un temple, votre image !
Vous êtes la Déesse à qui je rends hommage.

La nuit, en chaque rêve, à chaque instant, le jour
Comme un encens vers vous monte mon pur amour !
Je vous adore, chère ! et puis, je vous adore !
Ton regard est un ciel, ton sourire une aurore !...
— Elle est venue hier et, timide, interdit,
Comme ivre de son charme, hélas ! je n'ai rien dit.

BONHEUR

—

I

Le soir nous enveloppe, indiciblement doux,
Comme un regard d'amour se promenant sur nous.
L'Heure passe là-haut, penchant un peu son urne
Pleine de paix divine et de rêve nocturne.
La caresse de l'ombre éclatante du ciel
Emplit le cœur de joie et la bouche de miel.
La calme Nuit étend son empire tranquille.
Le bienfait du silence approche de la ville...
Et nous sommes tous deux sans parole, songeant
A la sainte splendeur des points d'or et d'argent,
Heureux, loin du Réel jaloux qui nous réclame,
Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'Âme !

II

Quel soir harmonieux, chère, quel soir divin,
Où j'ai senti cela : hors t'aimer, tout est vain !
Ma gloire, c'est d'avoir mon cœur dans ta pensée,
Comme ta main jolie en la mienne pressée,
Et d'écouter les mots que tu dis dans le soir,
Et de te regarder de si près sans te voir !
Car l'ombre s'épaissit en noyant les visages,
Comme au lointain elle a fondu les paysages.
Demeurons en silence et regardons les cieux.
C'est en ne parlant pas qu'on s'adore le mieux.
Et vois comme là-haut, magnifique en ses voiles,
Rêve paisiblement la nuit aux yeux d'étoiles.

III

Jouez-moi, lui disais-je un soir, de vieux airs tristes,
Tristes à faire mal aux cœurs les moins artistes.
— Elle posa ses mains blanches sur le clavier,
Et nous pleurâmes... L'heure au fond du sablier
Jetait ses grains de sable en petites minutes,
Aux sons du piano mimant le chant des flûtes,

Des musettes d'amour aux profondeurs des bois,
Des rustiques pipeaux et des divins hautbois,
Si l'azur, en ce soir chantant d'extase intime,
Se fût ouvert, m'offrant le paradis sublime,
J'aurais dit : Non, Seigneur, s'il faut monter là-haut
Sans la musicienne et sans le piano !

IV

Tu ne m'as jamais dit : Baise-moi sur les yeux,
Lentement, longuement, afin de goûter mieux...
Tu ne m'as jamais dit cela... Tes deux mains nues,
Je les ai quand je veux, d'elles-mêmes venues.
Tes lèvres, je les sais prêtes à mon baiser :
Elles n'ont pas voulu jamais se refuser,
Ni ton front où, parfois, à ton insu, se joue
Une mèche d'or brun, ni ton front, ni ta joue.
Car ton cœur jeune et franc répète chaque jour
Que l'amour ne doit pas dire non à l'amour,
Et qu'il est, par bonheur, de légitimes fièvres
Qui s'expriment par la caresse de nos lèvres !...
Mais si l'être caché transparaît dans les yeux,
Comme à travers l'eau pure un fond mystérieux ;

Si ce qu'on aime et cherche est là, dans les prunelles,
Qui se concentre, intime, et se révèle en elles,
Ah ! laisse-moi, malgré tes paupières de chair,
Dont le frêle tissu si mince est presque clair,
Laisse-moi, rougissant comme une exquise femme,
Poser sur tes deux yeux un baiser sur ton âme !

SILENCE

L'HEURE coulait comme un ruisseau, vive et divine,
Sous les arbres feuillus où tous deux nous rêvions;
Et comme font les vrais amants, nous écoutions
Tout ce qui dans nos yeux attendris se devine.

Les mots ne rendent pas tout ce qu'on imagine.
Depuis que l'homme souffre en proie aux passions,
Ils trahissent, les mots; et nous, qui le savions,
Nous gardions le silence où l'amour grave incline...

Si nous pouvions ainsi, jusqu'au bout du chemin,
Nous dire nos secrets d'un pressement de main,
Nos peines d'un regard, nos bonheurs d'un sourire...

Et nous passer des mots, infidèles, petits,
Qu'on désavoue, à peine aussitôt qu'ils sont dits, —
Comme ceux-là qu'ici, pour vous, je viens d'écrire!

LES MOTS

—

I

PUISQUE je t'aimerai toujours, malgré le temps,
A quoi bon te le dire en des mots inconstants,
Des mots fervents hier que demain rend frivoles ?
Puisque change le sens intime des paroles
Selon qu'un jour est né, suivant qu'un jour est mort,
A quoi sert de livrer notre amour à leur sort ?
Les mots autrefois dits jamais ne se répètent
Sans trahir quelque peu des âmes qu'ils reflètent ;
Comme des astres vieux, ils se sont refroidis,
Eux qui brûlaient au bord des lèvres de jadis.
Leur forme ancienne s'est pour toujours effacée
Et l'âme qui vibrait en elle a fui, blessée.

Nous avons nos baisers, nous avons nos regards,
Leur sens subtil se rit des jours et des hasards,
Et rien n'altérera leurs jouissances pures
Au temps, même lointain, des ivresses futures !

II

Je l'aime et le lui dis toujours en mêmes mots,
Avec de vieux frissons toujours, toujours nouveaux.
Mon cœur changeant, pour elle est demeuré le même ;
C'est mon ancienne voix qui lui dit que je l'aime ;
Et de l'accueil heureux le baiser coutumier,
O mystère d'amour ! est toujours le premier !
Ma pauvre âme blasée aux choses de la vie,
Dès que je la revois, en est toute ravie !
C'est elle qu'en mon rêve attendri j'acclamais ;
Et celle-là qui m'est si douce, et plus encore,
Celle-là que d'un cœur toujours jeune j'adore,
Je ne l'aurai peut-être à moi, jamais, jamais !...

ANNIVERSAIRE

—

Douze mois qu'elle m'aime et que moi je l'adore !
Douze mois qu'elle verse en mon cœur de l'aurore,
Que je mis dans le creux de sa petite main
Ce que Dieu me donna de bon, de plus humain.
Du soir où je la vis, à chaque retour d'heure
Je l'aimai davantage et la trouvai meilleure.
J'ai vu ce que l'amour prête d'extase aux yeux,
D'éloquence aux instants les plus silencieux,
D'indicibles espoirs et de promesses franches
A la pression tiède et lente des mains blanches...
Et je veux, pour fêter ces jours de longs émois,
Prendre autant de baisers que sont passés de mois !

—

LE REGRET

INCRÉDULITÉ

QUAND au double miroir de ses yeux je regarde,
Une voix, en dedans de moi, me dit : Prends garde !
Tu te penches au bord d'un abîme sans fond,
Où l'évidence avec le mystère se fond.
Sa lumière t'attire : elle est impénétrable !
Ne cherche pas en vain, tu seras misérable.
Tu risques ta ferveur et ta tranquillité
A fixer en savant cette obscure clarté.
Crois donc tout simplement les baisers de sa bouche,
Crois l'émoi de sa main lorsque sa main te touche,
La persuasion des mots qu'elle te dit,
Et l'aveu du soupir que ton âme entendit !
Si tu veux contempler ses splendides prunelles,
Fixe-les pour l'éclat sombre qui luit en elles,

2

Sans souci du secret qu'elles pourraient cacher :
Regarde pour jouir et non pas pour chercher.
Un mot te trouble, un geste inconscient te froisse,
Un sourire incompris augmente ton angoisse...
Crois donc ! ou tu vivras, par ton amour puni,
Malheureux à jamais dans le doute infini !

LOIN D'ELLE

—

DEPUIS qu'elle est partie, un grand doute m'étreint.
J'ai beau fixer l'azur où le jour étincelle,
Afin que mon cœur fou soit comme lui, serein :
Le ciel ment, la clarté n'est pas franche loin d'elle !

Pourtant, elle m'a dit qu'elle m'aime, souvent ;
Que la tendresse éclose en son âme immortelle,
Comme elle ne peut pas finir : ainsi qu'avant,
Je suis celui qui doute incessamment pour elle.

Ma faible foi la blesse et je crains l'abandon.
Que deviendrais-je, hélas ! si, m'étant infidèle,
Je ne puis plus sentir m'absoudre le pardon
Que ma pensée en pleurs va mendier vers elle ?

A ses pieds, je me sens divinement chéri.
J'adore tout, sa main, sa lèvre et sa prunelle ;
Je n'ai de doute, ni de plainte, ni de cri,
Mais j'ai pour frère aîné le bonheur, tout près d'elle !

ABSENCE

—

I

Et te voilà partie ! Or, me voici qui songe,
Ironique, à des jours où te voir se prolonge
Sans fin, comme la mer à mesure qu'on va !
Te voilà loin ! Je ris du rêve qu'on rêva !
Devant tes calmes yeux d'espoir doux et paisible,
Rêver, même parler de bonheur, est possible.
Mais à présent ! Tout est louche, trompeur, méchant !
Je songe à ce qui peut advenir; en sachant
Que le mauvais Destin veille sur notre vie.
L'heure claire sera d'un jour sombre suivie.
Tu ne reviendras plus reprendre auprès de moi
Le fil du rêve heureux que déroulait ta foi...

II

D'abord, je lui prenais tout doucement les mains,
Et ses yeux bleus, fixant leurs regards sur les miens,
Faisaient pour m'éclairer l'âme de la lumière.
Elle disait : Bonjour ! d'un baiser, la première.
Elle devait sentir tout le long de ses doigts
Mes frissons s'enlacer aux siens, comme des voix
S'entre-croisent dans l'air, s'appellent, se répondent,
Et dans un même accord toutes enfin se fondent.
Nous nous parlions très peu, pour ne pas empêcher
Nos deux cœurs de s'entendre. Elle laissait pencher
Sa tête blonde, comme en proie à quelque fièvre,
Et mes baisers montaient à l'assaut de sa lèvre !

POUR DES PENSÉES

—

À Mademoiselle Alice Daoust.

TU les as su choisir ces fleurs : violet sombre
Et jaune vif, couleur ardente de soleil ;
De la lumière d'or des midis et de l'ombre
En pétales ; velours vivant et sans pareil.

Parmi toutes les fleurs dont la terre s'encombre
Quand vient l'été torride au décevant réveil ;
Malgré les tons divers et les formes sans nombre,
Du trèfle au lys, du blanc à l'incarnat vermeil ;

Tes doigts ont su cueillir les soyeuses pensées,
Belles comme des yeux d'enfant, et nuancées
Telles que je les aime, et fraîches du matin.

Je t'adresse en mon âme, à l'aube douce éclose,
Moins brillante et moins sombre, une pensée, et j'ose
Mêler cette fleur bleue aux fleurs de ton jardin.

ARTIFICIELLE

—

POURQUOI ne pas vouloir, comme une simple femme,
Etre fidèlement la même que son âme ?
Pourquoi donc renier celle qu'on est ? Pourquoi
Tant souffrir à sembler le contraire de soi ?
De chimérique amour dédaigneuse affamée,
Blasée heureuse qu'on l'appelle : Bien-Aimée,
Ennuyée épandant la joie au long du jour,
Cœur vide où l'on pourrait boire un siècle d'amour,
Et qui n'attendant rien, se désole d'attendre ;
Insensible qui pleure au chant d'un beau vers tendre ;
Je te connais, ô femme étrange ! qui nous mets
Des baisers sur la bouche en nous criant : Jamais !

———

LE MENSONGE DES YEUX

I

Les femmes, qui nous sont si douces, étant belles,
Qui pleurent en secret d'être à nos vœux rebelles ;
Les femmes, dont la bouche a de si tendres mots
Qui font magiquement oublier tant de maux ;
Les femmes ont sur nous l'effrayant avantage
D'un don que leur faiblesse apporte en héritage.
Piètres comédiens, quand nous mentons, afin
De mieux cacher nos jeux ou d'en masquer la fin,
Si nous sommes surpris dans nos rôles de pleutres,
Comme nos regards ont de peine à sembler neutres !
Mais les femmes, d'après une éternelle loi,
Mentent avec des yeux divins de bonne foi !

II

Hommes qui croyez lire au fond des yeux de femmes
La vérité secrète et fuyante des âmes,
Heureux amants naïfs, tranquilles d'ignorer
Ce qui, moins confiants, vous ferait tant pleurer,
Ah ! dites-moi, chercheurs émus de crépuscules,
Comment vous avez pu garder vos cœurs crédules ?
Moi, j'ai perdu la foi qui fait vos jours sereins,
Pour avoir observé de beaux yeux féminins
Avec une âme neuve et semblable à la vôtre,
Et vu tant de regards démentis l'un par l'autre.
Mais, quand même, je cède, amer et sans espoirs,
Au mystère attirant des yeux bleus, des yeux noirs.

III

N'est-ce donc pas assez que les mots nous tourmentent ?
Comment croire les cœurs si les plus beaux yeux mentent ?
Si ceux en qui le ciel a mis sa pureté
Prennent pour nous trahir des airs de vérité ?
Si les plus clairs, de par leur limpidité même,
Sont les plus dangereux, et sont ceux-là qu'on aime ?

C'est en vain qu'on les fixe et qu'on les fouille, ils ont
L'affreuse faculté de se faire cloison,
D'interposer entre eux et l'âme véridique
Comme un mur, contre quoi toute puissance abdique,
Comme un étrange mur fait de silence, ou bien
D'air bleu, mais à travers lequel on ne voit rien.

L'AME CLOSE

NOUS avons commencé, lorsque nous nous aimions,
Par nous conter sans fin toutes nos actions,
Nos rêves les plus fous et nos moindres pensées ;
Puis, des choses se sont dans le vague effacées...
Sans jamais nous mentir, nous ne disions pas tout.
Nous ne nous contions plus nos désirs jusqu'au bout.
Et la prudente peur vint des choses écrites.
Nous nous sentions tout près, tout près d'être hypocrites.
Puis, nous prîmes parfois un air indifférent,
Comme un masque divers qu'on quitte et qu'on reprend.
Et depuis, sans savoir, comme on se laisse vivre,
Notre âme à peine lue est close comme un livre.

BONHEUR DU SOUVENIR

AU chœur des merles bruns sifflotant dans les bois
Elle a mêlé son chant de bonheur, et la brise,
Jusqu'au rivage d'or où la vague se brise,
A porté les accents de sa joyeuse voix.

Et moi j'ai revécu les heures d'autrefois...
Et, comme des parfums qu'on respire à l'église,
Des souvenirs d'amour dont l'être entier se grise
Ont consolé mon cœur où tout pleure, parfois.

Il faut si peu de chose : une chanson de joie,
Une feuille séchée, un fin cheveu de soie,
Pour découvrir au cœur un coin de son passé.

Et cet hymne d'espoir sous le dôme sonore
De la forêt dont l'air doit en vibrer encore,
M'a fait plaindre, en sa paix même, le trépassé.

LES MOTS D'AMOUR

LES mots d'amour ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires
Comme les anciennes histoires
Qu'enfants, on nous contait, tout bas.

Ils sont les souvenirs des heures
Dont les regrets sont les moments ;
Parfois, ils en sont les tourments
Et blessent les âmes meilleures.

Car plus d'une, au jour des aveux,
Prenant pour témoin l'hirondelle,
Jura qu'elle serait fidèle
Et ne ferait qu'une de deux.

Elles ont trahi ! Pauvres âmes,
Leur amour, c'était l'amitié...
Mais les mots d'amour, sans pitié,
Les brûlent ainsi que des flammes !

Car — tristesse ! — ils ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires
Comme les anciennes histoires
Qu'enfants, on nous contait, tout bas.

DERNIÈRE FLAMME

VAGUEMENT, en mon cœur, je sens que se rallume
Mon amour, comme un feu de lampe dans la brume
C'est un charme qu'on prend pour quelque souvenir
Qui dans l'âme, d'abord, peut tout entier tenir.
Et la lampe bientôt en étoile se change,
Et répand des rayons dont la brume s'effrange.
Et c'est moins qu'une ivresse et c'est plus qu'un frisson...
Mon âme est pleine et chante une ancienne chanson.
Et puis, c'est un soleil en sa clarté première,
Qui verse à grands flots d'or sa divine lumière!
C'est l'extase! mon cœur déborde! je suis fou!
De l'harmonie en moi tombe, je ne sais d'où!

Peut-être que vos yeux m'ont regardé dans l'ombre,
Lorsque ce vieil amour percé de coups sans nombre
Expirait, et qu'il lui fallait, en sa langueur,
Boire aux regards par où s'écoule votre cœur.

LE TOMBEAU

POUR avoir contemplé trop longtemps vos prunelles,
J'ai contracté l'amer regret d'être absent d'elles.

Et j'ai la nostalgie étrange d'un séjour
Dont mon esprit n'avait pas soupçonné le jour.

Je n'irai pas dormir sous la funèbre pierre :
Depuis toujours, j'ai pour linceul votre paupière !

Je suis couché, parmi d'autres silencieux,
Au noir tombeau d'oubli que m'ont creusé vos yeux !

DOULEUR

—

Ce soir, je me sens malheureux.
C'est qu'il a menti le beau songe !
Je m'exaltais en plein mensonge !
Ah ! comme j'en suis douloureux !

Je croyais, et c'était ma gloire !
J'espérais, c'était mon bonheur !
Et maintenant, j'ai dans le cœur
Le mal affreux de ne plus croire !

Je pleure, et ma main tremble un peu...
Demain, je serai triste encore.
Je verrai sans plaisir l'aurore
Et sans plaisir l'infini bleu...

Quand on souffre par une femme,
Sans espoir d'être consolé,
On ne voit, d'un œil désolé,
Que le ciel sombre de son âme...

LES AMITIÉS

—

A Mademoiselle Marie Gill.

MES yeux sont fatigués de lire.
Mon cœur est triste et mon corps las.
J'attends quelqu'un qui ne vient pas...
J'aurais besoin d'un clair sourire.

J'écoute le vent froid bruire.
Une cloche sonne, là-bas.
Si j'entendais monter des pas !...
J'aurais tant de choses à dire !

Je pense aux chères amitiés,
Aux réconfortantes pitiés,
Aux regards, aux doux mots des femmes...

Elles seules savent guérir
Les langueurs des corps et des âmes,
Rien qu'à nous regarder souffrir...

. . . .

J'ATTENDS. Le vent gémit. Le soir vient. L'heure sonne:
Le cœur me bat comme un tambour. Rien ni personne.
J'attends, les yeux fermés pour ne pas voir le temps
Passer en déployant les ténèbres. J'attends.
Cédant au sommeil dont la quiétude tente,
J'ai passé cette nuit en un rêve d'attente.
Le jour est apparu baigné d'or pourpre et vif,
Comme hier, comme avant, mon cœur bat attentif.
Et je suis énervé d'attendre, sans comprendre,
Comme hier et demain, ce que je puis attendre.
J'interroge mon cœur, qui ne répond pas bien...
Ah ! qu'il est douloureux d'attendre toujours — rien !

VEILLES
DU JOUR ET DE LA NUIT

La Chanson des Heures

La Chanson des Mois

LA CHANSON DES HEURES

L'HORLOGE

À côté d'une horloge haute
Qui marque la fuite du temps,
Sans un écart, sans une faute,
Depuis des ans, des ans, des ans ;

Qui, dans le sommeil des demeures
Veille, et d'un balancier égal
Compte pour nous la mort des heures
A tout petit bruit de métal ;

Une jeune fille est assise,
Comme triste d'entendre aller
Le temps de sa marche précise,
Sans jamais, jamais reculer...

Car la vieille horloge cruelle,
En son langage bref et franc,
Lui dit que le temps d'être belle
Passe, comme l'heure au cadran ..

L'AUBE

C'EST l'aube. Les oiseaux l'annoncent sur la branche.
La première clarté du jour, vaguement blanche,
D'un horizon s'étend, lente, à l'autre horizon.
A la ville, tout dort encor dans la maison.
Un filet rose, qu'un grand pan de ciel écrase,
S'élargit doucement, puis de pourpre s'embrase.
Au milieu d'une mare immense d'or sanglant
L'Astre paraît royal et monte rutilant.
Le jour est né. Des bruits circulent dans la rue.
Une hirondelle au ciel profond est apparue,
Pendant que tout s'éveille et que vibre, lointain,
Le premier *angelus* en l'air frais du matin.

LE MATIN

MATIN de lent brouillard monotonement gris.
Les arbres bourgeonnants se dressent amaigris
Et vagues, comme s'ils étaient l'ombre d'eux-mêmes.
Le cercle rétréci des froids horizons blêmes
Étreint, comme un collier prodigieux de bras,
Les toits mouillés et nus qui se tassent en bas.
Le vent brusque renverse aux maisons embrumées
Le panache mouvant des légères fumées.
Et du gris sur du gris comme une cendre pleut...
Et pris d'un vain regret nostalgique de bleu,
Je rêve, le front triste et lourd de somnolence,
Que l'azur en l'espace élargi recommence...

MIDI

—

MIDI. L'air est pesant du soleil qui l'éclaire.
Le passant accablé dont le pas s'accélère
Aux tintements rieurs ou sourds des *angelus*,
Poussant vers le ciel bleu des soupirs superflus
Et s'épongeant le front mouillé de sueur fine,
Regagne le foyer où l'ombre se confine.
Une femme parfois passe, l'ombrelle en main,
Le visage empourpré du naturel carmin
Que le soleil dépose en la baisant aux joues.
Dans l'air alourdi monte un bruit lointain de roues.
Puis, un silence chaud que n'adoucit nul vent,
Tombe comme un suaire épais sur le vivant.

VESPÉRALES

—

I

Comme sont morts les preux, dans la gloire et le sang,
Au soir du jour frappés au cœur d'un fer puissant,
Le soleil, chevalier bardé d'or qui s'irise,
Dans le champ de l'azur, tout sanglant, agonise.
De son sein, à longs flots jaillit la pourpre en feu,
Qui coule, se propage et s'épand dans le bleu
Comme un golfe profond que le soir violette,
En avançant à pas lents d'ombre qui halète.
Tout là-bas, un petit nuage rose court,
Flocon que fouette un vent dans le ciel qu'il parcourt;
Tandis qu'à l'Occident s'efface la féerie,
Le soir sur elle ayant tiré sa draperie...

II

C'est le soir. Au jardin nulle aile ne voltige.
Chaque fleur endormie est droite sur sa tige.
Les grillons sont muets, sous les herbes tapis,
Et les vents fatigués semblent tous assoupis.
Même la brise au souffle à peine perceptible
Qui fait frémir la feuille à la branche flexible,
Sommeille, et l'onde fraîche est tranquille au bassin
Où le jour les oiseaux vont boire, par essaim.
Précédant le lever des étoiles, la lune
Apparaît pleine et pâle au fond de l'ombre brune.
Et du calme jardin qui soudainement luit,
Un lent parfum s'élève et plane dans la nuit.

NOCTURNES

—

I

Le soir mélodieux chante dans les pins sombres
Dont les larges bras noirs battent les fraîches ombres.
Le ciel s'est étoilé lentement. La forêt
Voit mille yeux bleus s'ouvrir sur son dôme discret,
Et, sur le sol moelleux que vêt la feuille brune,
Luire de fins rayons et des flaques de lune.
Parfois vibre un bruit d'aile, et furtif, égaré,
Un oiseau somnambule apparaît, effaré.
Le soir tendre en chantant, doux comme une âme blanche,
Baise et fait frissonner chaque nid sur la branche.
C'est grand comme la nuit et frais comme elle encor.
Et je songe à Vigny, quand éclate le cor !

II

La nuit mystérieuse éveille en nous des rêves,
De beaux rêves rêvés le long des jaunes grèves,
Qui s'élèvent aux clairs de lune familiers
Comme les papillons nocturnes par milliers.
Lourds encor du sommeil dont leurs ailes sont pleines,
Ils montent incertains vers les lueurs sereines
Et disparaissent. Puis, d'autres essaims bientôt
Les joignent, qui s'en vont se perdre aussi là-haut...
Mais le ciel nous les rend, le grand ciel magnanime,
Car il sait que le cœur souvent le plus sublime
Doit à quelque vieux rêve obstinément rêvé
Sa force, et qu'il mourrait s'il en était privé.

III

La lune a mauvais teint ce soir, la lune est jaune.
Elle ne charmera pas cette nuit le faune
Qui danse à sa lueur, autour des troncs moussus.
Tous les hôtes joyeux des bois seront déçus.
Les oiseaux familiers blottis dans les ténèbres,
A sa clarté n'auront que des songes funèbres.

Ah ! Madame la Lune, avec vos traits flétris
Vous ne réjouirez que les chauves-souris !
Mais peut-être aurez-vous sur le cerveau de l'homme
Une influence heureuse, et, durant son long somme,
Pour changer le plomb noir qui l'avilit encor,
Voudrez-vous lui verser au cœur des rayons d'or...

IV

O Lune, qui ce soir as l'air d'une malade,
Lune pâlement bleue, astre cher au nomade,
Lampe d'or du poète et soleil des hiboux,
O Lune ! qu'as-tu donc à pleurer comme nous !
Car ce sont bien tes pleurs, Lune triste et superbe,
Qui perlent au matin et brillent à chaque herbe..
Lune languide et blême, en ton beau ciel de nuit
Être hantée ainsi d'un formidable ennui ;
Au vaste paradis des divines étoiles
Gémir comme une femme humaine dans ses voiles !
Ah ! Lune, nous pouvons nous lamenter un peu
Quand tu pleures, si haut, nous, si loin du ciel bleu !...

LES LUCIOLES

—

DANS l'affolement de leurs courses,
De petites mouches de flamme
Semblent jaillir des noires sources
En resplendissants rayons d'âme ;

C'est que, dans les reflets d'étoiles,
Traçant sur l'eau des auréoles,
Comme des filaments de voiles
En feu, passent les lucioles.

Elles disparaissent dans l'ombre
Avec les morts et les fantômes ;
Puis, soudain, surgissent du sombre
Comme de lumineux atomes,

Brillantes des clartés de lune,
Blanches des éclats de lumière
Que leurs ailes font dans la brune
Dont s'enveloppe la clairière.

L'œil suit leurs vives arabesques,
Leur capricieuse volée :
Zigzags d'éclairs d'or pittoresques,
Clairs flocons de lumière ailée.

Et longtemps, sans lasser leurs ailes,
Eprises de courses frivoles,
Le long des heures solennelles
Passent les blondes lucioles.

LA MUSIQUE DES YEUX

—

A Mademoiselle Françoise Fafard.

LA lune se leva dans le ciel vaste et clair
Et l'espace bleuit, comme sous un éclair.

Pas un nuage. Rien que les étoiles vagues,
Aux feux atténués et doux de vieilles bagues.

Et c'était beau ! Plus beau qu'un rêve de vingt ans,
Plein de Dieu, plein d'amour, plein des fleurs du printemps.

Les notes, ces rayons éblouissants ou pâles
Jaillis en frissons vifs de saphirs et d'opales,

Les accords, ces couleurs, et leurs vibrations,
Ces reflets aux milliers de variations,

Mariaient leurs accents dans la nuit agrandie,
Et c'était une exquise et lente mélodie !

Les yeux ont leur musique et, dans le ciel profond,
Ce sont les astres d'or et d'argent qui la font.

J'écoutai très longtemps chanter le ciel splendide,
Et puis, je m'endormis l'âme émue et candide...

DIANE

Chasseresse dont l'arc est sûr, la flèche prompte,
Aux heures de la lune, Errante des forêts,
Qu'à ton oreille rose arrivent mes regrets,
Comme un chuchotement triste de flot qui monte.

C'est vers tes cheveux blonds qui coulent en or fin,
C'est vers tes yeux de nuit lunaire, que s'envolent
Mes désirs, ces oiseaux que tous les vents affolent,
Éternellement las d'un voyage sans fin.

Car jamais ils n'ont pu toucher les bois tranquilles
Pour reposer sur toi leur fatigue, un moment ;
Et mon rêve de paix se change en un tourment,
Mon rêve de forêt où meurt le bruit des villes !

Amène-moi, Diane, au fond des bois mouvants
Entendre au lieu des chants des hommes ceux des arbres:
Lyres saintes, parfois vieilles plus que les marbres,
Qui vibrent sous les doigts artistes des grands vents !

A LA LUNE

—

Pour Louvigny de Montigny

QUAND la lune au ciel noir resplendit claire et ronde,
Le vers en mon cerveau comme une eau vive abonde.
Il coule naturel comme une source au bois,
Avec des sons fluets de flûte et de hautbois
Et, souvent, des accords doux et mélancoliques
D'harmonium plaintif et de vieilles musiques.

La lune verse au cœur sa blanche intimité
De rêve vaporeux où passe une beauté,
Et dans les chemins creux où la fraîcheur s'exhale
Ajoute aux flaques d'eau quelques moires d'opale ;
De sorte qu'on peut voir se noyer, éperdu
Un insecte ébloui dans de l'astre épandu.

Mais elle qui paraît pour toujours endormie,
Apaisée à jamais dans la grande accalmie,
Est si puissante encor qu'elle émeut l'Océan
Et fait frissonner l'homme entier dans son néant.
Elle rend plus hardis les jeunes gens timides
Et plus près de l'amour la vierge aux yeux candides.

Tu n'es pas morte, non ! chère clarté des soirs
Qui trembles sur les lacs comme sur des miroirs !
Et le cerf altéré qui boit à l'onde claire
En même temps que l'eau boit aussi ta lumière ;
Tu circules en lui comme un sang plus divin,
Car on n'absorbe pas de la splendeur en vain !

Le vaste ciel poudré d'étoiles d'or scintille.
Quelqu'un dans l'ombre, en bas, attend qu'un rêve brille.
La Lune bienveillante au sourire d'argent,
Aide en son pur labeur le poète songeant,
Et tendrement, le long de ses rayons sublimes,
Laisse glisser des vers chantants aux belles rimes.

O Lune ! quel mystère habite en ta clarté,
Et quel pacte te lie à notre humanité ?
Toi pour qui les anciens vivants eurent un culte,

Tu fais régner sur nous ton influence occulte ;
Et ton charme attirant fait même, comme un jeu,
Tourner les papillons des nuits dans ton feu bleu !

II

Quand tu parais, les soirs bénis, à ma fenêtre,
Ta lumière lointaine et vague me pénètre,
Et je me baigne en toi ! Transfigurant ma chair,
Tu me fais pur et beau, surnaturel et clair ;
Et je suis comme un dieu tout imprégné de lune,
Participant ainsi qu'un astre à la nuit brune !
Oh ! l'heure incomparable et la divine nuit !
Où donc l'amer chemin ? Où donc le morne ennui ?
La souffrance est passée, et ma joie est profonde
De goûter ici-bas la paix d'un autre monde...
Je ne me livre pas au néant du sommeil,
Et j'attends l'heure triste où viendra le soleil...

III

Changeante Lune ! Un soir, au ciel couleur d'ardoise
Tu montas rouge ainsi qu'un énorme tison ;
Et petit à petit, en laissant l'horizon,
Tu pris une nuance exquise de turquoise.

Une autre fois, ce fut comme une boule d'or
Que masquait par moment un passager nuage ;
Et puis tu redevins la Lune au bleu visage,
La Lune habituelle et que je vois encor.

Un lourd après-midi de juillet, tu fus blanche
Comme une immense hostie apparue en l'azur ;
Tu fondis, tel un peu de neige au soleil dur,
Molle Lune, et tu vins le soir pour la revanche.

IV

Quand tu pleus en reflets sur les grands arbres verts,
Les oiseaux endormis que tu trempes d'opale
Doivent songer à Toi, Lune adorable et pâle,
Pénétrés de bien-être en leurs abris divers.

Leur petite âme frêle, inquiète et farouche,
Se pelotonne à l'aise en leurs chauds petits corps,
Quand tu luis ; chaque oiseau craignant les mauvais sorts
Fait sa prière à Toi, Lune, quand il se couche.

Et tu veilles sur l'homme autant que sur le nid,
Du haut de ta demeure inaccessible et sombre;
Car le mal, ce complice ordinaire de l'ombre,
A dû craindre souvent ton regard infini.

O Lune! jusqu'à toi permets que je m'élève!
Je rampe plein d'ennui! Jette-moi des rayons,
Que je m'en serve ainsi que de bleus échelons
Pour suivre dans l'éther, ton domaine, mon rêve!

OPHÉLIA

—

DANS la nuit qui me rit par les yeux des étoiles,
J'évoque ta douleur, ô pâle Ophélia !
Les encensoirs des fleurs que l'aube déplia
N'ont pas longtemps, hélas ! parfumé tes longs voiles !

La lune qui bleuit l'ombre te verse à flots
Sa froide clarté dont reluit ta chevelure,
Et tu la traînes sur l'eau comme une voilure,
Dont s'inquièteront toujours les matelots.

Ophélie, en la nuit douloureuse des veilles
Qui penchent tant de fronts blêmes vers des genoux,
Approche ta blancheur éternelle de nous,
Et laisse-nous sécher tes grands yeux de merveille ;

Car c'est en essuyant les pleurs de ton émoi
Qui ruissellent depuis trop de mornes années,
Que nous croirons un soir nos peines terminées,
Ayant guéri nos maux innombrables en toi.

LA CHANSON DES MOIS

STANCES

Il est des jours de brume où nul astre ne luit,
Où le vaisseau sur mer, aux vents des destinées,
Comme un grand monstre noir qui fend du front la nuit,
File sans savoir où, les vergues inclinées.

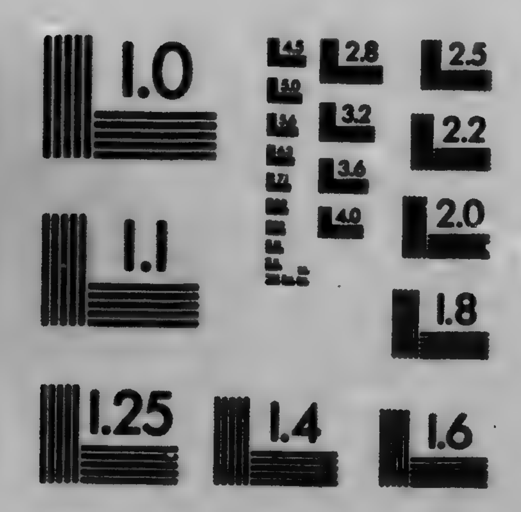
Au cœur, cet océan que nul n'a pu sonder,
Il est des jours brumeux que nul soleil n'éclaire,
Où l'amour, ce navire inquiet de tarder,
Subit les lourds assauts des vagues en colère.

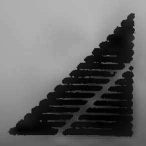
Il est des jours luisants de soleil printanier,
Où, glissant sur la mer plane qui brille toute,
Vers le port où finit le voyage dernier
Majestueusement le vaisseau suit sa route.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Au cœur, où l'amour creuse en paix son clair chemin,
Il est des jours sereins dont profite la voile,
Certaine de toucher le but cher dès demain;
Où, la nuit, chaque flot réfléchit une étoile!

MARS

LE jour est doux, l'air bleu. C'est encore l'hiver.
Le dernier mois de neige et de vent froid expire.
Déjà, dans l'atmosphère apaisée on respire
Comme un avant-coureur parfum de printemps vert.

La lumière s'attarde au livre grand ouvert
Où gît l'âme de Goethe, Hugo, Dante ou Shakespeare ;
Et le rêveur, que tant de clarté vive inspire,
Se prend à te chérir d'avance, ô beau soir clair !

Janvier et février furent, comme décembre,
Des mois féconds. Le songe habita notre chambre ;
Nous avons fait des vers intimes, pour nous seul.

Mais demain, élevant la voix au ciel sans voiles
Et sortant de soi-même ainsi que d'un linceul,
Notre âme va crier son amour aux étoiles !

LA CHUTE

Le soleil, en l'azur d'un ciel pur et nouveau
Dont le bleu printanier de lumière ruisselle,
Monte royalement, et sa vaste étincelle
Allume un feu de joie au fond des flaques d'eau.

La neige amoncelée au toit luisant et haut,
Où s'épand longuement la flamme universelle,
S'affaisse, se dissout, et, parcelle à parcelle,
Tombe et coule au trottoir qui la glisse au ruisseau.

Alors, de sa blancheur magnifique déchue,
Selon la pente et le caprice de la rue,
Elle va se mêlant et se souillant à tout.

Mais, parfois, un rayon, quand le soleil se couche,
Comme pris de pitié généreuse, la touche,
Et c'est de pourpre et d'or qu'elle roule à l'égout.

AVRIL

A Albert Ferland

J'ENTR'OUVRE mon cœur au printemps qu'il fait.
Le soleil d'avril entre à pleine porte.
La lumière apaise, elle réconforte
Comme une musique au rythme parfait.

Tout s'endort qui souffre et se tait qui pleure.
L'espérance monte avec le soleil.
Comme du lointain d'un profond sommeil
Le rêve se lève en nous, pour une heure.

L'azur est si bleu, si doux au regard,
Si limpide l'air, si fraîche la brise...
On se croit entré soudain dans l'église,
Tant le jour est né pur de toute part.

Et l'encens des fleurs prochaines s'annonce
Par la tiédeur vague et fine du temps.
Et ma bien-aimée, ô subtil Printemps,
Est là qui sourit, tendre et sans réponse...

LES SEMAILLES

LES bons grains mûriront, issus de bonne terre,
Aux rayons du soleil futur
Qui se lève embrumé dans un lointain azur.

Les bons fruits mûriront à l'arbre solitaire,
Malgré les grands coups de vent dur
Et les vers affamés de pulpe salutaire.

Et la vigne croîtra, riche de jus vermeil,
Les grappes pleines de soleil,
Lourdes du vin qui rend au cœur la vie heureuse.

Par tous les temps, et sans courber nos fronts têtus,
Où jamais l'espoir ne s'est tu,
Semons, et la moisson nous sera généreuse !

AU SOLEIL

AVRIL à l'air léger, sonore et lumineux,
Fait passer sur la rue où fume un peu de glace
En vibrante fumée incolore et fugace,
Le vent qui penchera les rosiers épineux.

Le soleil, boule d'or au ciel vertigineux,
Impatient d'atteindre à sa plus haute place,
Monte, et le vent devient plus tiède sur la face ;
La neige fond au pied des sapins résineux.

Monte, divin soleil, afin que tout renaisse !
Rends au cœur épuisé le sang de sa jeunesse,
Comme tu rajeunis la sève des vieux bois !

Monte ! fleuris la terre, épanouis les âmes !
O source de vigueur, monte afin que je sois
Plein de force et d'amour, comme toi plein de flammes!

MAI

—

AUX arbres les premiers bourgeons
Sont gonflés de feuilles futures ;
Déjà les branches sans murmures
Voilent un peu les horizons.

Les rameaux bercés par la brise
S'entrecroisant noirs sur l'azur,
Découpent en l'espace pur
Comme des verrières d'église.

Et la montagne, sur ses bords,
Conserve encor des taches blanches
Qui luisent à travers les branches,
Derniers vestiges des jours morts...

Demain, masquant sa roche inerte
Et voyant l'herbe au sol verdir,
La montagne va revêtir
Une robe exquisement verte.

Tout sera vert aux champs d'odeurs,
Vert et blanc dans les vergers proches
Où, balancés comme des cloches,
Les pommiers porteront des fleurs.

Vert et blanc : tes couleurs premières,
O mois d'éclosion, ô mai,
Mois de frais soleil, mois charmé
D'oiseaux et de neuves lumières !

RENOUVEAU

—

Les bourgeons sont gonflés de sève printanière.
Dans sa robe, la feuille aujourd'hui prisonnière
Éclatera demain verte et nue au soleil,
Comme en sa chrysalide éclos, dès le réveil,
Un papillon s'élance à la lumière douce.
L'herbe neuve ressemble à de la haute mousse,
Tant elle est fine et court en tapis sur le sol.
L'azur est lumineux, tiède et propice au vol
Des oiseaux délassant avec des cris leurs ailes ;
C'est le retour des jours féconds, des hirondelles,
La résurrection ardente après la nuit
De l'éternelle vie, en herbe, en feuille, en bruit.

LES ARBRES

A Albert Milette.

Les bons arbres qui font de l'ombrage à la terre
Ont des frémissements de feuilles infinis,
Quand les petits oiseaux, à la saison des nids,
Viennent se confier, furtifs, à leur mystère.

Leur verte frondaison au parfum salutaire
A la sécurité des asiles bénits,
Et leurs bras protecteurs, trop vite dégarnis,
Bercent patiemment la famille légère.

Quand après bien des jours, quand après bien des nuits,
Quand après bien des soins, après bien des ennuis,
Les arbres voient au bord des nids battre des ailes,

Oh ! comme ils sont heureux d'envoyer par les airs
Tant de joyeuses voix chanter dans les cieux clairs,
Les arbres aux douceurs graves et maternelles !

JUIN

MOIS des roses, splendeur des jardins refleuris ;
Clairs lilas égrenant au vent leurs grappes mûres ;
Sève grasse qui monte épaissir les ramures ;
Essais d'ailes, avec de joyeux petits cris ;

Parfums, soleil, azur, abeilles ; frais abris ;
Vents doux ; ruisseaux d'argent ; mélodieux murmures ;
Fleurettes qui seront des fruits : cerises, mûres ;
Ombre verte des bois ; sentiers ; rêves repris...

O juin prodigieux ! ô juin riche et superbe
Qui fais frémir aux champs les jeunes blés en herbe
Et les grands nénuphars flotter sur l'eau qui dort,

Avec l'aide du ciel souriant et de l'onde,
Tu tiendras ta promesse, ô mois d'ardeur féconde,
Ta promesse de pain, de fruits et de miel d'or !

FLORE

—

AVANT que la saison brève se décolore,
Oh ! qui me donnera des roses par monceaux !
Et des lys ! pour bâtir, sur de sveltes arceaux,
Un vivant piédestal à tes splendeurs, ô Flore !

Leurs aromes derniers, pénétrants et si doux,
Monteraient de leurs cœurs en odorante brume,
Comme des encensoirs l'âme ardente qui fume,
Déroulant sa spirale enivrante sur nous.

Toi qui fais de la terre un jardin, ô Déesse
Des roses et des lys et de toutes les fleurs,
Parfumant notre joie, embaumant nos douleurs
De la vie à la mort, exquise Enchanteresse,

Mon âme est un jardin où sont ensevelis
Des pétales séchés sous des ronces moroses :
Prends pitié d'elle, ô Reine, et que tes grâces roses
Y fassent refleurir des roses et des lys !

A L'ÉTÉ

Bel Été, mûrisseur de fruits délicieux,
Qui, sur l'or des rayons brûlants, descends des cieux
Jaunir les jeunes blés du monde,
Sois propice aux moissons qui frémissent au loin,
Et que ton vent chargé d'une odeur de sainfoin
Leur porte et leur partage l'onde.

Aux troupeaux somnolents qui ruminent, couchés
A la lisière d'ombre où des arbres penchés
Adoucissent l'heure accablante,
Ménage l'herbe tendre et fais qu'à l'abreuvoir
Abonde l'eau luisante, où se mire le soir
La grande lune bleue et lente.

Dispense également ta chaleur aux champs blonds ;
Que la gerbe fourmille au gré des bras féconds,
Nus sous l'ardent soleil qui brûle ;
Que tous les paysans qui travaillent, hâlés
S'en retournent joyeux, au repos appelés,
Chantant clair dans le crépuscule.

Été, sois bon surtout aux hommes. Garde-leur,
Pour que leur sang soit jeune et bouillant, ta chaleur :
Épargne-leur tes folles fièvres,
Afin qu'ils n'aillent pas, pleurant leurs vains efforts,
Irrésistiblement se brûler âme et corps
Aux feux mortels des belles lèvres !

CÉRÈS

C'EST aux feux créateurs de messidor qui flambe,
Au midi bleu, pesant sur les fronts accablés,
Que je t'aime, ô Cérès, Déesse des hauts blés,
Des blés beaux et profonds où s'enfonce la jambe !

Tu m'as nourri longtemps du froment de ton pain ;
Tes champs blonds m'ont chanté, sur ton ordre, la gloire
Des prosternations à tes deux pieds d'ivoire,
Quand les frôle la brise embaumée aux grands pins.

C'est assez. Mon front penche et mes chairs sont ridées ;
Mes sens matériels, Cérès, sont satisfaits.
O Déesse, par qui les épis lourds sont faits,
Mûris pour mon cerveau le blé d'or des idées !

Sur la gerbe, à genoux, frappé du plein soleil,
La lèvre habituée aux prières ardentes,
Je viens triste, troublant les cigales stridentes,
Mendier un froment nouveau de blé vermeil !

FAUCHEUR CÉLESTE

DANS la grande forêt mystérieuse, où seules
Rampaient sournoisement les ombres lourdes, j'ai
Endormi mon regard pour l'avoir trop plongé
En des trous de ténèbre ouvrant leurs noires gueules.

J'ai rêvé, sous la nuit, aux gigantesques meules
Vers lesquelles, Faucheur, ton beau front aspergé
Des sueurs du travail, se lève, dieu vengé
Des mépris coutumiers des cœurs et des bras veules.

Puissant comme la nuit qui règne sur les bois
Et prépare à l'arbuste une nouvelle sève,
Faucheur, voici le miel nouveau qu'a fait mon rêve :

Je t'ai vu, dans un jour loin comme un autrefois,
Suspendu dans l'azur des espaces sublimes,
Des forêts qui montaient à toi faucher les cimes !

L'ÉTÉ DES ARBRES

C'EST la fin de l'été. Ployant sous les fruits mûrs,
Les arbres qu'a gardés l'enceinte des vieux murs
Epuisent la suprême sève.
Après leurs fruits juteux, leurs feuilles tomberont,
Pr[illegible] las et satisfaits, tous ils s'engourdiront
Dans l'immobilité du rêve.

Ils auront bien rempli leur tâche, ayant fleuri
La fleur, veillé le fruit jeune, l'ayant nourri
Du sang qui bout sous leur écorce,
Ayant pour affermir les fibres de sa chair
Donné ce qui circule en leur flanc de plus cher :
Toute leur fraîcheur et leur force.

Puis, ayant confié leur enfant au soleil
Pour que ses chauds rayons fassent son teint vermeil,
Plaisant aux yeux comme à la bouche,
Ils se laisseront tous par l'homme dépouiller,
Tranquilles, et sentant dans leur cime fouiller
Une main avare et farouche...

Chers arbres, qui toujours faites votre devoir,
Lorsque vous serez vieux et près de votre soir,
Rongés des insectes sauvages,
Avant qu'en votre tronc la hache ait pu crier,
Je crois que le bon Dieu ferait bien de créer
Un paradis pour les bons arbres sages !

SUR LES TOITS

—

Tout vibre lumineusement.
Sur les gravois des toits qui penchent
Les rayons à grands flots s'épanchent,
Poudrés d'or et de diamant.

Des pigeons gris aux pattes roses
Roucoulent, et se rengorgeant,
Etalent en toutes les poses
Leurs cols moirés d'iris changeant.

Imitant le ruisseau dans l'herbe,
Sur l'azur vif un petit vent
De fumée apparait souvent
En ondulation superbe.

Des clochers longs montent en l'air ;
Des arbres, bercés par la brise,
Sur un mur de soleil tout clair
Balancent leur fine ombre grise.

Et loin, jusqu'au bout du regard,
Des toits bas, des toits hauts se pressent,
Comme des vagues qui s'abaissent
Et s'élèvent de toute part.

Et sans répit, droit sur les êtres
Pleuvent les violents rayons
Dont s'éblouissent les fenêtres,
Qui semblent les yeux des maisons.

LES SAULES

Il fait beau. Midi chauffe l'herbe.
L'ombre des maisons s'attiédit,
Et le grand soleil d'or superbe,
Plus lent dans l'azur, s'alourdit.

Pesant sur l'air tout bleu qu'il brûle
Et refoule, on dirait, vers nous,
L'astre mourant du crépuscule
Au midi nous veut à genoux.

Il nous pèse sur les épaules
Et nous met son feu dans le sang...
Oh ! le frais ombrage des saules,
Triste, endeuillé, mais frémissant !

En frissons de printemps, il passe
Nous allégeant l'âme et la chair,
L'ombrage saturé d'espace
Où flotte une fraîcheur de mer.

Comme ils sont bons les maigres saules,
Pour les vivants et pour les morts !
Arbres aimés des nécropoles
Où n'entrent jamais les remords !

Que sous votre garde, bons arbres,
Je dorme pour l'éternité ;
Vous valez bien mieux que les marbres,
Trop froids en leur rigidité.

Les oiseaux dans votre feuillage
Sans peur viennent bâtir leurs nids ;
Vous parlez moins du grand voyage
Que les marbres et les granits.

Saules poudreux des cimetières,
Dont les troncs vieux se sont nourris
Du sang des dépouilles entières
De nos amis les plus chéris,

Le frais qui tombe de vos branches
Contient quelque chose de ceux
Dont nous aimâmes les mains blanches,
Dont nous adorâmes les yeux !

C'est pourquoi la mélancolie
De vous semble en nappe pleuvoir...
Gardiens des tombes qu'on oublie,
Qui peut ne s'attrister à voir

Trembler vos longues silhouettes
Ainsi que de noirs souvenirs,
Vous, les monuments des poètes
Que tueront les durs avenirs !

Oh ! le frais ombrage des saules,
Triste, endeuillé, mais frémissant,
Lorsque midi, sur les épaules,
Lourd du soleil incandescent,

Pèse comme une épaisse chape,
Et que de l'esprit angoissé
Nul penser ailé ne s'échappe
En un vol clair et cadencé !

LA FIN DE L'ÉTÉ

—

Le vif soleil d'août par les rues
Déverse ses vagues de feu
Lentement depuis l'aube accrues,
Et dont resplendit le ciel bleu.

L'accablement de l'air qui brûle
Ralentit le pas des passants ;
A peine un petit vent circule
Dans les feuillages bruissants.

Les pauvres bêtes résignées
Qui traînent d'énormes fardeaux,
Souffrent des mouches acharnées
Piquant leurs narines, leur dos.

Pour activer leur marche lente,
Parfois un homme au cœur de fer,
D'une main rude et violente
Blesse d'un coup de fouet leur chair.

De lumière ardente brûlée,
L'herbe au bord des trottoirs jaunit,
Et dans l'arbre à claire feuillée
Se démembre le premier nid...

L'Été se meurt ! Salut Automne !
Salut, triste et chère saison
D'intime douceur monotone ;
Je vais rentrer dans ma maison.

Écoutant pleuvoir sur la ville
Inclinée au calme sommeil,
Je serai plus doux et tranquille,
Le cœur encor plein de soleil !

Dans l'ombre égale de ma chambre
Où tant de rêves sont éclos,
J'écouterai venir Septembre
Et frapper à mes volets clos.

Et j'ouvrirai ! — Salut, Automne !
Salut, triste et chère saison
D'intime douceur monotone ;
Entre, la paix de ma maison !

Chante-moi ta chanson berceuse,
Vieil hôte toujours attendu,
Et rends à mon âme songeuse,
Automne, son bonheur perdu !...

SEPTEMBRE

A Charles ab der Halden.

SOIRS qui viennent plus tôt du ciel plus bas : septembre ;
Première effeuillaison des choses vers le sol ;
Premier exode ailé dans l'innombrable vol
Parti des arbres, en essaims de pourpre et d'ambre ;

Premier retour au livre oublié dans la chambre ;
Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol ;
Apaisement profond des sens, que l'Été fol
Exaspéra ; bonheur vague de chaque membre...

Automne cher ! saison propice au souvenir,
Comme un vieil air joué dans l'âme allant finir !
Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne ;

Puisque aujourd'hui, pareil en mes regrets nombreux,
Pour me sentir le cœur déçu moins malheureux,
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne.

LA LEÇON DU JOUR

A Madame W. Huguenin.

POUR nous guérir du mal que nous a fait l'été,
Mon âme, contemplons du lointain de nous-même,
La paix auguste et fraîche, absorbante et suprême
De cet automne calme en sa lente beauté.

Nous, toute de frissons, toute de volupté,
Pleine d'élans et pleine aussi de trouble extrême,
Comprenons par ce jour symbolique d'emblème,
Comme rien de vraiment profond n'est agité.

Devant ce grand silence empli de quiétude,
Prenons la salutaire et durable habitude
De nous coucher le soir sans fièvre et sans regrets.

Plus de fausse figure imposée à nos traits ;
Comme ce jour est vrai, désormais soyons sage,
Afin d'avoir toujours l'âme de son visage.

OCTOBRE

—

I

DANS l'assoupissement vaporeux du jour gris,
Tout est silence; les oiseaux n'ont pas de cris.
Il pleut une tristesse immense sur les arbres
Immobiles, ainsi qu'au champ des morts les marbres.
Pas de vent. Une attente a suspendu tout bruit.
L'automne de bien loin nous arrive aujourd'hui...
Et je songe, attristé par le destin des choses,
Aux fleurs dernières dont les corolles décloses
Tombent, sans qu'un rayon aussi doux que leur miel
Ait apaisé leur soif éternelle de ciel.
Les ailes au départ ne se sont pas ouvertes,
Et les mousses des bois frileux sont encor vertes...

II

Serait-ce aussi l'automne au jardin bleu du ciel ?
Là-haut, sous quelque vent destructeur et cruel,
Les étoiles, fleurs d'or, seraient-elles fanées ?
Mes prunelles, en vain par l'éther promenées,
Ne voient plus leurs petits calices tout en feu,
Dans la brise du ciel toujours tremblants un peu...
Obscur est le jardin, désertes les allées.
Les fleurs qui l'animaient s'en sont toutes allées.
Car Octobre, arrivant quand tout est préparé,
Quand le lys mûr s'est de sa tige séparé,
A dû venir, ayant les nuages pour voiles,
A grands coups de rateau ramasser les étoiles !

III

Le soir d'automne est doux. Le soir d'automne est triste...
Ah ! comme mon ennui se réveille et persiste,
Plus vorace d'avoir un long été dormi !
Sous ce ciel ténébreux qui ne m'est plus ami,
Sous toutes ces splendeurs pour longtemps éclipsées,
Qui donc rendra mon âme à ses chères pensées ?...

— Beau soir d'automne qui fais luire, frais et pur,
Ta claire floraison d'étoiles dans l'azur ;
O toi qui viens parfois, quand la saison s'achève,
Rendre une volupté triste à mon dernier rêve,
Mets tes astres, parais, mélancolique soir,
Et brille, comme au fond du cœur un grand espoir !

IV

L'été, les vagabonds qui cherchent où dormir,
N'ont pas de crainte au cœur qui les fasse frémir :
Dieu tend sur eux la nuit comme une grand tente
Et les éclaire au feu de sa lune éclatante.
Mais en octobre, quand souffle un premier vent froid,
Ils se sentent repris tous d'un commun effroi.
Le ciel est ténébreux. Pas d'astres. De la pluie.
Le cœur du riche est dur et le malheur l'ennuie ..
Ils vont, les pauvres gens, de tous abandonnés,
Loqueteux et tremblants, trahis, espionnés,
Las d'errer sans repos, trempés, les jambes lourdes,
Affamés, et soufflant dans leurs rudes mains gourdes...

JOUR D'AUTOMNE

A Olivar Asselin.

CE jour a l'air d'un long crépuscule oublié.
L'heure lasse, comme un oiseau blessé, s'éploie.
Dans les arbres le vent passe en un bruit de soie.
Feuille à feuille s'abat l'orgueil du peuplier.

Montant, oblique et noire, à ce grand ciel brouillé,
Une lente fumée au lointain morne y noie
L'intermittent rayon que l'heure triste envoie,
Pâle, terne et transi, d'éther moite mouillé.

Tout paraît assoupi. Le fracas de la roue
S'éteint vite, à moitié retenu par la boue.
Le silence s'épand comme un premier sommeil.

La pensée avec peine, en geignant, se soulève,
Et regarde où pourrait bien renaître un soleil
Dans cet air trop épais pour l'aile et pour le rêve.

FEUILLES MORTES

I

UNE, lente, est tombée. Une autre. Une autre encor.
Le vent commence à charrier des feuilles d'or.
L'ombre des arbres fuit le long des avenues;
Les branches laissent voir chaque jour plus de nues ;
Les oiseaux familiers y montent moins souvent,
Etant moins à l'abri des regards et du vent.
— L'attristante, jolie et poétique pluie !
A la regarder choir jamais on ne s'ennuie.
De toutes les couleurs, de tous les mouvements,
Le prisme entier chatoie en ses déroulements,
Et c'est, dans la diversité de ses féeries,
Un vol éblouissant de riches pierreries !

II

A voir tourbillonner les feuilles dans l'espace,
Comme les jours humains au vent du temps qui passe ;
A voir les bois muets et les branches sans nids,
Comme des cœurs en proie aux vides infinis ;
A voir le ciel de pluie où l'immensité pleure,
Comme, par deux beaux yeux, l'âme qu'un amour leurre ;
A voir s'évanouir les fleurs sur le sol noir,
Comme dans nos esprits le rêve après l'espoir
A voir la fin de tout ce qui luit et rayonne,
De tout ce qui dans la lumière papillonne,
J'éprouve je ne sais quoi de dur, de brutal,
Comme si je m'en retournais à l'hôpital...

GLAS D'AUTOMNE

Les râles réguliers des vents froids dans les arbres
Semblent, quand vient le soir, plus tristes et plus las...
Je songe à tous les morts endormis sous les marbres
Pour qui Novembre en deuil recommence les glas.

Quand vient le soir, plus doux, plus tristes et plus las,
Nos cœurs baignés de pleurs comme à l'aube les arbres,
Sont des cloches d'argent sonnant de graves glas
Pour tous les pauvres morts dormant au champ des marbres !

Le vent qui courbe à peine, en les heurtant, les arbres,
Les a soudain brisés, eux qui n'étaient point las...
Je songe aux tristes morts oubliés sous les marbres,
Dont le souvenir fut plus bref, hélas ! qu'un glas !

Libératrice dont le bras n'est jamais las,
Assez de fois j'ai vu se dépouiller les arbres ;
Mort ! emporte-moi, si mon funèbre glas
Doit frapper à des cœurs plus muets que les marbres !

LA BONNE SAISON

—

LES oiseaux sont partis et les feuilles sont mortes.
Seul, le saule persiste en son ombrage encor...
Au sifflement aigu de la bise qui mord,
Le citadin frileux clôt avec soin ses portes.

Narguant le vent d'automne et ses contraintes fortes,
Qu'on est bien près du poêle, où bientôt l'on s'endort,
Regardant les tisons flamber, de pourpre et d'or !
Il semble qu'on soit plein d'aises de toutes sortes !

C'est alors qu'on chérit la morose saison
Qui fait goûter le charme exquis de la maison,
De la lampe, du livre et du sommeil tranquille...

Et qui fait oublier le doux plaisir du feu,
Lorsqu'on voit en novembre, incroyablement bleu,
Un beau ciel de printemps s'arrondir sur la ville !

IL PLEUT

JOUR gris d'automne. Il pleut des strophes ;
Poètes, tendez vos corbeilles :
Vos cœurs meurtris aux catastrophes,
Et saignant des gouttes vermeilles !

Tendez vos cœurs : il pleut des vers
Entre-choquant leurs rimes d'or !
Oh ! tendez-les tout grands ouverts !
Qu'il pleuve donc ! Qu'il pleuve encor !

Il pleut des cadences nouvelles
Berceuses d'espérances folles,
Des cadences aux doux bruits d'ailes,
Qui parlent comme des paroles !

Poètes, frères malheureux,
Le ciel aujourd'hui prend pitié
De vos chagrins longs et fiévreux,
Et vous prouve son amitié.

Poètes qui faites la chasse
A l'idée, aux phrases parfaites
Où le mot précieux s'enchâsse
Comme un rubis dans l'or ; poètes,

Tendez vos cœurs : il pleut des vers
Entre-choquant leurs rimes d'or !
Oh ! tendez-les tout grands ouverts !
Qu'il pleuve donc ! Qu'il pleuve encor !

LE VENT

A Gonzalve Désaulniers.

Le vent passe entraînant des feuilles avec lui,
Nous caressant les mains, nous baisant au visage ;
Rapide, il vole et tout frémit sur son passage ;
Il va, soufflant, geignant, hurlant, faisant grand bruit.

Il va, courbant la branche et détachant le fruit ;
Il va, poussant les flots heurtés vers le rivage ;
Il va, le vent frivole, énergique et sauvage ;
Il passe, et des débris roulent au sol ; il fuit.

Il va. La girouette au pignon tourne et grince,
Folle, de l'Est au Nord ; et, sous la tuile mince,
Sifflant, il s'insinue et la fait palpiter.

Entre lui des instants naissent de paix profonde.
Tout, petit à petit, cesse de s'agiter...
Ainsi passe la gloire instable de ce monde.

CHANSON GRISE

—

PUISQUE les branches sont nues
Tout le long des avenues,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre sombre
Est prisonnière un peu d'ombre
De la dernière saison.

Puisque les fleurs sont fanées
Et sous les pieds profanées,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre chaude
Comme un dernier parfum rôde
De la dernière saison.

Puisque les voix entendues
Des mésanges se sont tues,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre triste
L'écho des chansons persiste
De la dernière saison.

Puisque tout périt ou pleure
Au vent flétrissant de l'heure,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre grise
Le souvenir s'éternise
De la dernière saison.

JOUR D'ÉTÉ EN AUTOMNE

CE jour s'épanouit dans la tiède clarté,
Dernier bouton de rose au rosier de l'été.

Pour tout un jour la pluie abdique. L'on s'étonne
D'un sourire d'été s'allumant en automne.

C'est, sous une paupière abaissée à demi,
Un regard de soleil pas encore endormi.

C'est l'Été s'en allant — on voit sa robe claire —
Et, de regret, jetant un regard en arrière ;

Déjà loin sur la route infinie où l'on meurt,
La lumière la suit ainsi qu'une rumeur.

Puis, le silence et l'ombre. Et les oiseaux fidèles
L'escortent, cette dame accapareuse d'ailes.

— Alors, nous resterons dans la tristesse, nous,
Pleurant sur les départs de ce qui nous fut doux ?

Non ! Nous habituerons nos deux regards à suivre
Les papillons de neige au cœur des fleurs de givre...

LE VIN

UN jour de brume avec un jour de pluie alterne.
L'ombre franche vaut mieux que cette demi-nuit
Où la peur d'un écho fait hésiter le bruit,
Où la lumière au long des choses passe, terne.

Mais c'est un temps divin pour boire du falerne !
Le vin qu'Horace aimait coule encor du vieux fruit ;
Qui le boit sent fluer la vie heureuse en lui
Et monter le grand rire à sa face paterne !

Qui veut ressusciter en son cœur le soleil ?
Voici la coupe, et puis voici le jus vermeil,
Père à jamais fécond des œuvres immortelles !

Pendant qu'il pleut, buvons, buvons le vin joyeux,
Le vin magicien qui fait comme les dieux
Les jours gris rayonnants et les nuits tristes belles !

RÊVE DE NEIGE

VOTRE âme s'attriste en voyant l'automne
Pleuvoir du ciel gris en averse lente ;
Le front à la vitre au bruit monotone,
Vos paupières ont joint leurs cils tremblants.

Vous rêvez déjà, presque somnolente
Au rythme endormeur de l'eau qui chantonne,
Des premiers flocons de neige si blancs,
Afin que du blanc sur du noir détonne.

Qu'ils rêvent du clair dans l'ombre qu'il pleut,
Vos chers yeux pensifs au fin regard bleu ;
Ne les rouvrez pas : la chimère est brève !

Car il vous faudrait, en voyant glisser
La pluie à la vitre et le ciel baisser,
Reculer, hélas ! d'un peu votre rêve.

MA VITRE

A Louvigny de Montigny.

MA vitre est noire avec des étoiles dedans,
Et semble un tout petit morceau de ciel infime
Détaché pour moi seul du firmament sublime,
Du ciel prodigieux plein de soleils ardents.

Dehors, j'entends marcher la Nuit aux pas prudents,
Sur le silencieux tapis fourré d'hermine...
C'est toujours à ma vitre un petit ciel intime,
Un infini réduit d'astres d'or ascendants.

Mais voici qu'un vent froid s'élève. Une buée
Suinte à ma fenêtre, et, comme diluée,
Ma claire vision se brouille, et puis s'efface...

Et, lentement, ma vitre au beau ciel reflété,
Qui renfermait tant d'étoiles et tant d'espace,
Se fleurit de frimas fantastique et lacté.

EFFETS DE NEIGE ET DE GIVRE

I

J'AI hâte maintenant de voir tomber la neige,
Cette blancheur du ciel qui brille et qui protège.
Quand les grands souffles froids qui nous viennent du Nord
Passent, brutaux, poussent les pauvres à la mort,
Sur un sol noir et dur, craquant comme les pierres,
Gelant les pieds, les mains et brûlant les paupières,
O la neige qui vient comme un manteau bien chaud
Tendu sur l'homme errant et nu par le Très-Haut !
Et si jolie à voir ! Minuscules étoiles
Que tisse en broderie un ange pour ses voiles,
Et qui, voyant combien grelottent ici-bas,
Déchire sa dentelle et nous la jette en tas !

II

Les arbres ont l'aspect de blancs marbres qui poussent
Au bord des blancs trottoirs et des toits blancs qui moussent,
Il neige ! Tout se vêt de divine blancheur.
Pour couvrir le sol noir du vieux monde pécheur,
On dirait que la nue au vent se désagrège
Et tombe par milliers de flocons purs. Il neige !
Les champs, sur qui tout un long jour il a neigé,
Semblent lointainement des lacs de lait figé.
Dans les chemins ouatés où l'air froid souffle, il tinte
Une argentine voix de grelot, vite éteinte.
Et les petits enfants s'exclament, réjouis
Par le poudroiement clair du ciel de mon pays.

III

Un grain de neige fond en larme sur ma vitre.
Je referme mon livre au milieu d'un chapitre,
Pour regarder tomber la neige du ciel blanc,
Et la suivre en son vol tourbillonnant et lent.

Elle est molle, elle est vive, elle est fantasque et folle ;
Elle plane, elle flotte, elle vogue, elle vole ;
Elle est frivole et grave ; elle a, comme un rimeur
Sensible, de soudains revirements d'humeur,
Selon qu'un petit vent nonchalent se révèle
Ou qu'un souffle nouveau soudain la renouvelle !
Mais tout cela finit, pour elle comme lui,
Par de longs pleurs coulés et par de l'eau qui fuit...

IV

Ma vitre, ce matin, est tout en feuilles blanches,
En fleurs de givre, en fruits de frimas fins, en branches
D'argent, sur qui des frissons blancs se sont glacés.
Des arbres de vermeil l'un à l'autre enlacés,
Immobiles, ont l'air d'attendre qu'un vent passe
Tranquille, mol et blanc. Calme petit espace
Où tout a le repos quiet de l'eau qui dort,
Parce que tout cela gît insensible et mort.
Vision qui fondra dès la première flamme,
Comme le rêve pur des jeunes ans de l'âme ;
Espoirs, illusions qu'on regrette tout bas :
Sur la vitre du cœur, frêles fleurs de frimas...

V

Par ces longs soirs d'hiver où, fatigués des livres,
Les yeux suivent l'effet sur la vitre des givres
Dessinant d'un pinceau lent et mystérieux,
Sous l'inspiration des grands vents furieux,
Des jardins, des forêts blanches et toujours calmes,
De fantastiques fleurs et de bizarres palmes, —
Ces soirs-là, comparant l'ombre qui rôde en lui
A la blanche splendeur des choses de la nuit,
Le poète isolé du monde, dans sa chambre,
Rêve du pur néant des tombes de décembre
Et du linceul d'hermine amoncelé sans bruit
Qui, sous le ciel empli de clair de lune, luit...

RONDEL SUR LA NEIGE

LA neige fine, fine, tombe
Du ciel hier profond et bleu,
Et dans la rue enflée un peu,
La neige par endroit surplombe.

La neige fine tombe. Il pleut
Comme un fin duvet de colombe.
La neige fine, fine, tombe
Du ciel hier profond et bleu.

Le teint du mendiant se plombe ;
Il gèle. Ah ! qu'on fasse du feu
Et qu'on héberge, au nom de Dieu,
Le pauvre, de peur qu'il succombe !
La neige fine, fine, tombe...

CROQUIS D'HIVER

POUR la course au lointain, jeunes femmes coquettes,
Attachez à vos pieds les légères raquettes.
Les champs sont blancs à l'infini ; de toutes parts
Il neige. C'est le temps propice aux beaux départs.
Sous vos habits de laine épaisse, souple et chaude,
Ne sentant pas l'hiver, vous irez en maraude,
Passant les vergers nus et passant les maisons
Où la neige a planté de pâles horizons.
Et vous croirez pouvoir atteindre jusqu'aux pôles !
Il neigera toujours du blanc sur vos épaules,
Et vos lèvres seront rouges comme un œillet !
Vous rirez de tomber, d'un beau rire complet !
Chacune sera gaie aussi de toute chose,
Et chacune sera rose comme une rose !
Sur le tapis fourré de molle hermine, au soir,
Lasses, vous reviendrez au foyer vous asseoir,

Belles d'avoir bu l'air ardent des étendues.
Ayant marché sur tant de blancheurs épandues
Dont vos yeux resteront pour longtemps éblouis,
Quelque nuit, vous aurez des songes inouïs
D'arbres blancs, de maisons blanches, de paysages
Exquisement givrés, beaux comme des visages !

ROMANCE BLANCHE

Il fait blanc, comme en un jardin de roses blanches
Et de lys purs, sur qui voguent des parfums blancs,
Où de blancs papillons aux vols légers et lents
Croulent infiniment en blanches avalanches...
Il fait blanc, comme en un jardin de roses blanches.

La ville semble toute éclose en marbre blanc,
Pour recevoir monsieur l'Hiver, vieillard magique,
Qui nous revient hâtif, doucement nostalgique,
Vêtu d'hermine, orné de givre étincelant...
La ville semble toute éclose en marbre blanc.

La rue étale au loin sa splendeur glorieuse
De rivière gelée en mirant la blancheur ;
Sur qui des cygnes au plumage de candeur
Se seraient bien laissés mourir de mort heureuse...
La rue étale au loin sa splendeur glorieuse.

QUAND MÊME

—

LORSQUE du haut des clochers proches
Tombe l'alléluia des cloches,
Aux jours des printemps radieux,
Mon cœur fier sonne des adieux !

Alors que le soleil s'éploie
Sur les cimes, rouge de joie,
Aux jours des étés triomphants,
Mon cœur a des sanglots d'enfants !

Alors que le dernier chant vibre
D'un accent plaintif et moins libre,
Aux jours des automnes rêveurs,
Mon cœur entonne un chant aux fleurs !

Lorsque siffle et brûle la bise,
Qu'il fait triste comme en l'église,
Aux jours des hivers assombris,
Quand même, sentant qu'il se grise,
Mon cœur exulte, jusqu'aux cris !

LES RYTHMES
QUI CHANTENT

La Chanson des Autres

Romances sans Musique

LA CHANSON DES AUTRES

A UN MUSICIEN

Que ne suis-je musicien
Pour chanter avec harmonie !
Pour exprimer mon rêve ancien,
Que n'ai-je ta langue infinie !

Si je dis ma joie ou mes maux,
L'expression trahit mon âme ;
Moi, je ne sais pas tous les mots,
Toi, tu connais toute la gamme.

Je n'ai qu'une note à la fois
Au bout de ma plume en démence ;
Toi, tout un accord sous les doigts,
Si tu veux, au clavier immense...

Mon art est fait pour te chanter !
Ne luttons pas une minute !
Je sais trop qui doit l'emporter
De ton orchestre ou de ma flûte !

MUSIQUE

A J. Brunet.

O musique ! splendeur du bruit, gloire des sons !
Grande voix intégrale, expression suprême
Qui rends l'inexprimable et dis le sens extrême,
A tes accents subtils, charmés, nous frémissons !

Langue d'argent vieilli des anciennes chansons,
Langue de bronze et d'or : carillon du baptême,
Langue d'airain par qui la révolte blasphème,
Te Deum, Marseillaise, ô vertige, ô frissons !

Que tu pleures funèbre ou chantes triomphale,
Que tu souffles en brise ou grondes en rafale,
Je m'enivre de toi, comme d'un très vieux vin !

Et j'entends retentir, ô musique infinie,
Dans le clairon guerrier ou dans l'orgue divin,
L'âme éternellement sonore du Génie !

A L'HARMONIE

A N. Lacroix.

I

VOIX céleste, Harmonie, infiltre tes extases
En mon âme bercée aux accords de tes sons ;
Divinise l'ivresse où vibrent tes chansons,
Dans les cœurs débordants d'amour, comme des vases.

Harmonie, ô nectar fait de pleurs ! ô frissons
Légers comme le soir les frôlements des gazes !
Soupirs, ris et sanglots ! Mieux que d'humaines phrases
Vos rythmes font un ciel du monde où nous passons !

Harmonie, est-ce toi l'ange aux battements d'ailes
Mélodieux, venu des voûtes éternelles
Pour apaiser le spasme affreux de nos douleurs ?

Harmonie, élevant l'âme jusqu'au délire,
Tu nous fais respirer des parfums de zéphyre
En tes chants embaumés aux calices des fleurs !

II

Je t'aime, ô sainte voix où parle le génie !
Gloire de l'art divin en rythmes s'épanchant,
Tu fais frissonner l'ange et gémir le méchant
En tes bonheurs d'extase et tes pleurs d'agonie !

Vibrations d'amour de la Lyre infinie,
Lumière de beauté dont le soleil couchant
N'est qu'un reflet, zéphyr qui n'émet d'autre chant
Que les échos ravis à l'Olympe, Harmonie !

Dieu de chaque poète, ivresse des amants,
Sons d'or tombés des cieux comme des diamants,
Qui nous éclairent l'âme ainsi qu'un flot d'étoiles,

Pareil au nénuphar sur l'étang, son miroir,
Bercé dans la fraîcheur violette du soir,
Quand résonne ta voix, j'ai du ciel dans les moelles !

HARPES

A Damien Renaud.

HARPES ! harpes ! vibrez et de toutes vos cordes,
Au matin rose, au soir, aux vents berceurs des nuits !
Vibrez pour les douleurs, vibrez pour les ennuis ;
Chantez les grands pardons et les miséricordes !

Noyez dans les accords de vos célestes bruits
Les cris et les clameurs des foules et des hordes !
Chantez les airs joyeux des divines concordes,
Chantez les cœurs qui sont des autres les appuis.

Harpes ! harpes ! vibrez aux frôlements des brises ;
En cadence, rythmez des chants graves d'églises,
De gais refrains à l'âme, à l'amour des chansons.

Harpes ! harpes ! vibrez d'extase et d'harmonie,
Afin que vos accents sèment de grands frissons
Avant de s'envoler à la voûte infinie !

LA GUITARE

—

Je me rappelle encore une vieille guitare
Aux accords enjoués, riches et pénétrants,
Qu'enfant aux longs cheveux j'écoutais les yeux grands,
L'âme déjà ravie en une ivresse rare.

Toujours, il m'est resté dans l'être je ne sais
Quel persistant frisson d'extase ou d'harmonie,
Et le songe lointain d'une fête infinie
Au cœur, où depuis lors tant de maux sont passés...

Celle qui de ses doigts fervents pinçait les cordes
S'en est allée un jour pour le ciel des élus ;
La guitare en bois fin n'a chanté jamais plus...
Pour elle on eut des soins pleins de miséricordes.

Et nous avons cru tous, ô morte de jadis,
Qu'après ce long soupir d'agonisant qui navre,
Tu ne nous as laissé d'elle que le cadavre,
Son âme ayant suivi la tienne au paradis.

LES MAINS GARDIENNES

SOUS l'attouchement tiède et blanc des mains savantes,
Les notes avaient des soupirs mélodieux ;
De sonores frissons vibraient dans les adieux,
Qui semblaient sanglotés par des lèvres vivantes.

Sous les très chères mains, idéales servantes,
L'âme jeune chantait ses bonheurs radieux ;
Et les accords sonnaient attristés ou joyeux,
Au contact adoré des caresses ferventes.

Dans les très belles mains, plus douces que les fleurs,
Je rêve de poser le poids de mes douleurs,
Pour qu'il s'exhale au ciel en légère harmonie ;

Et que je puisse un jour, gardé des maux humains,
Entrer, au geste clair des effleurantes mains,
Dans le charme éternel et l'extase infinie !

LES MAINS MUSICIENNES

—

A Mademoiselle Blanche Hardy.

OH ! les grâces patriciennes
Des belles mains musiciennes
Sur les claviers de clair ivoire !
Des belles mains impérieuses
Qui vont, fines et sérieuses,
De la note blanche à la noire !

Qui vont souvent en gestes vagues,
Que nimbent les éclats des bagues,
Réveiller les gammes muettes,
Et leur faire chanter des choses
Que retiennent les lèvres closes
Des amantes et des poètes !

Les belles mains ingénieuses
Qui traduisent, harmonieuses,
En rythmes sonores et tendres,
Les amours dont les âmes rêvent,
Et comme des vents les soulèvent
Pour les laisser tomber en cendres !

Les belles mains que ma tendresse,
En un vol de baisers, caresse
De la note blanche à la noire,
Sans que jamais, hélas ! ma bouche
Ne les effleure ni les touche,
Tant vîte elles vont sur l'ivoire !

LE RYTHME

Les astres, cheminant par la plaine infinie,
Comme des pèlerins conduits par l'Harmonie
Vers un but inconnu,
Vivent, luisent et vont sans écart et sans doute,
D'une marche réglée, illuminant leur route
D'un rayonnement continu.

La valse langoureuse, en mesures égales,
Aux sonores accents des cordes musicales,
Tourne, pâmant les cœurs.
Dans les arbres le vent régulier qui s'envole,
Balance les rameaux de son coup d'aile molle,
Pour endormir les nids jaseurs.

Blanche, quand au clavier d'ivoire clair et sombre,
Sous l'inspiration du soleil ou de l'ombre,
Préludent vos doigts charmés,
C'est que l'amour du rythme, ô ma musicienne,
Ce vertige qui mêle à votre âme la mienne,
Vous pousse, impérieux, comme en des bras aimés.

8.

Scandant sa phrase pleine au chant d'une musique
Soumise aux lois sans fin du vieux nombre harmonique,
A l'art éternel, aux sanglots,
Le poète sensible et doux comme une femme,
La nuit, loin du désordre humain, berce son âme
Aux cadences des vers rythmés comme les flots.

— Le rythme est souverain sur les nuits et les mondes,
Sur l'idée, et les jours et les amours fécondes,
Et souverain sur les berceaux ;
Il commande, il endort, il éveille, il console,
Il fait que la chanson vibre dans la parole,
Que les chants des hommes sont beaux !

LE PIANO DIVIN

Sous vos agiles doigts, harmonieux artiste,
S'envolent tour à tour un air joyeux ou triste,
Un hymne de revoir, une chanson d'adieu,
Une grisante valse, une prière à Dieu.
Vous savez les secrets des accords mélodiques,
Des rythmes langoureux, des cadences pudiques,
Parce que vous avez la flamme sainte en vous,
Poète qu'on devrait écouter à genoux.
D'elles-mêmes, glissant, vont à vos doigts les touches,
Ainsi que des baisers s'appliquent à des bouches ;
Et lorsqu'à nous charmer votre cœur songe un peu,
Le piano vibrant chante dans le jour bleu.

Telle, mon âme faible a des notes d'ivoire,
Une petite gamme y vibre, blanche et noire ;
Mais quel amour saura jamais, sans dévier,
En faire largement chanter tout le clavier !

LE PIANO D'ITALIE

—

Ah ! ce piano d'Italie
M'a remué la chair et l'âme !
Et ma vague mélancolie,
Comme sous un vent de folie
S'est éteinte ainsi qu'une flamme.

Il jouait faux dans le grand air,
Et l'indigent Italien
Qui tournait, en semblait très fier ;
Sur sa face un sourire clair
Riait aux sous, qui pleuvaient bien !

Ah ! ces libres ! Ah ! ces nomades
Qui passent avec les musiques !
Je vénère leurs corps malades
A trop moudre de sérénades
Sous un ciel qui les rend phtisiques !

Petit à petit, ils s'en vont,
D'un rythme égal comme leurs chants,
Dans la mort où l'homme se fond,
Comme se dissout dans les vents
La pauvre musique qu'ils font...

Comme un enfant riche supplie
Qu'on le laisse aller dans la boue,
Je caresse cette folie,
Tournant, tournant comme une roue,
De jouer, la fièvre à la joue,
D'un beau piano d'Italie !

MANDOLINES

Mandolines
Cristallines
Vous avez un triste lot :
Vos notes sont des échardes,
Risible est votre sanglot,
O criardes !

Votre accord —
Passe encor
Lorsqu'avec art on vous pince —
Fin comme un accent aigu,
Mais souvent plus que lui mince,
N'est ému.

L'harmonie
S'ingénie
A vous refuser ses dons ;
Le désœuvré qui vous loue
Semble vouloir des pardons
Quand il joue.

Le destin,
C'est certain,
Vous fit la poitrine frêle,
Puisqu'on vous entend tousser
D'une exécrable toux grêle,
Sans cesser.

Mandolines
Cristallines,
Réintégrez pour l'hiver,
Le printemps, l'été, l'automne,
Vos étuis de feutre vert :
L'art l'ordonne !

A UNE VALSEUSE

—

PENDANT que vous valsez, belle, gaie et légère
Dans les bras du premier venu,
Et que vous acceptez l'étreinte passagère
D'un étranger, d'un inconnu,

Vous la femme si bonne et la vierge si pure
Ignorant tout du sombre mal,
Vous subissez, modeste et douce, la souillure
Des désirs qu'avive le bal.

Et sans en rien savoir, livrée à la cadence,
Vous ne sentez pas que des bras
Vous possèdent bien plus que n'exige la danse ;
Vous valsez et ne pensez pas.

Mais moi qui vous adore et tremble de le dire,
Qui vous aime comme de loin,
Qui connais la vertu de votre cher sourire,
Hélas ! moi qui ne danse point,

Je ne mérite pas cette faveur insigne
De presser vos petits doigts blancs,
Et je n'ai pas le droit, moi l'ami trop indigne,
Qu'a le dernier de vos galants...

Valsez, charmante fée aux jolis pieds agiles,
Qu'on se repasse tour à tour
Comme ces fins bijoux délicats et fragiles
Qu'on admire et qu'on aime... un jour !

FIN DE BAL

Sur son corsage de satin
S'effeuille une fleurette blanche,
Et dans ses cheveux, le jasmin
Agonisant et lourd se penche.

La lumière en nappe s'épanche,
La nuit de bal touche au matin.
Très lasse, la valseuse étanche
Son front où pâlit le carmin.

Plus molle se fait la cadence,
Plus lentement tourne la danse ;
Seul un piano chante encor.

Plus rien. Dans le grand salon vide,
Lui-même de sommeil avide
S'éteint le dernier lustre d'or.

L'ÉTOILE ET LE VIOLON

Une étoile luit, cristalline,
Dans le lointain calme des cieux ;
Et, sous la main lente d'un vieux,
Un violon chante en sourdine.

Et c'est très doux de voir briller
L'étoile dans le ciel tranquille ;
D'entendre à voix basse prier
Le vieux violon sur la ville...

L'étoile au ciel a disparu,
Comme une fleur bleue à l'automne ;
Et le vieux violon ému
Je ne l'entends plus qui chantonne.

Mais soudain j'entends et je vois,
Rêveur sous la nuit qui se voile,
Ses yeux comme une double étoile,
Et, comme un violon, sa voix !

QUERELLE INSTRUMENTALE

—

AVEC les violons les harpes
Ont des querelles, tout ce soir ;
Leurs accords flottent dans le noir
Etoilé, comme des écharpes.

Et les joueurs indolemment,
Les doigts à l'archet, sur les cordes,
Prolongent ces vaines discordes,
Dont résonne le firmament.

Les harpes ont raison : l'on danse
A contre-temps ; les violons,
Ces esprits légers et brouillons,
Suivent en sujets la cadence.

Une harpe dit que c'est mal,
Et que c'est agir sans logique :
Asservir l'art de la musique
Aux caprices des pas de bal !

Une autre bougonne et soupire ;
Sa voisine approuve ; tandis
Que les vieilles étourdis
Bruyamment éclatent de rire !

RONDEL MUSICAL

A Arthur Laurendeau.

LA musique berce nos peines
Et les endort pour un moment,
Comme en ses bras bonne maman
Berce bébé, des heures pleines.

Tout cède à son enchantement :
Regrets, remords, désespoirs, haines...
La musique berce nos peines
Et les endort pour un moment.

Doux vent d'oubli soufflé des plaines
Bienheureuses du firmament ;
Harmonieux apaisement ;
Opium des âmes humaines...
La musique berce nos peines.

ROMANCES SANS MUSIQUE

BALLADE DES PETITS POÈTES

QUAND ils s'en vont les bras ballants,
L'œil morne et le front vers la terre,
Tout pleins d'un douloureux mystère,
Les gestes longs et les pas lents ;
Qu'ils disent en des voix muettes,
Par de bons regards assombris,
Qu'ils sont jusqu'à l'âme meurtris,
Croyez-les toujours, les poètes !

Quand ils s'en vont vifs, insolents,
Ahuris du bruit planétaire,
Cherchant un endroit solitaire
Pour y rêver leurs rêves blancs ;
Quand, heurtant vos côtes replètes,
Ils vous disent, les yeux aigris,
Qu'ils en ont assez de vos cris,
Croyez-les encor, les poètes !

Quand ils s'en vont fiers, pétillants,
Le sang battant chaud dans l'artère,
Et qu'incapables de se taire,
La lèvre en feu, les yeux brillants,
Ils vous disent, en phrases nettes,
Qu'ils ont des poèmes écrits
Dignes d'étonner tout Paris,
Croyez rarement les poètes !

Envoi

Mais, lorsqu'à vos pieds, attendris,
Ils vous jurent, beautés parfaites,
Grand amour d'artiste incompris,
Ne croyez jamais les poètes !

LE DÉPART

Je sens mon âme qui palpite
Comme en son nid le jeune oiseau,
Mon âme petite, petite,
Sous qui ne plierait pas le plus souple roseau.

Oui, je la sens, la toute frêle,
Se mouvoir sur un duvet doux,
Soudain confiante en son aile
Se soulevant un peu pour s'envoler vers vous.

Mais l'espace est vaste, elle hésite ;
Elle est si mignonne, elle a peur ;
Sur le bord du nid, la petite
Frissonne de faiblesse et tremble de stupeur...

Que votre tendresse la garde :
Elle est partie et pour toujours !
Car c'est vers vous qu'elle regarde,
Prisonnière des nuits en route vers les jours !

AVEU FLEURI

Si chaque fleur était une parole,
Un mot fleuri du langage d'amour ;
Dût chaque fleur ne croître qu'un seul jour
Et dût le soir faner toute corolle ;

Je n'en voudrais, dans mon petit jardin,
Soigner que trois tout le jour, les plus belles,
Leur épargnant les bourrasques rebelles
Et les gardant du soleil trop soudain.

Je cueillerais, plein d'une joie extrême,
Avant le soir, mes fleurs, timide amant,
Et vous liriez, j'espère, tendrement,
Ma phrase unique et simple : Je vous aime !

CONFIDENCES

POURQUOI je ris ? demandez-vous,
Aussi rieuse que moi-même :
Je ris parce que je vous aime
Et mon rire est l'aveu très gai de mon cœur doux.

Puissé-je rire ainsi sans trêve
Du rire attendri des amours
Bonnes longuement, et toujours
Rire en voyant devant mes yeux rire mon rêve !

II

Croyez-moi : je ne pense pas ;
Je sens, je frissonne et j'adore.
Je suis comme une eau que des pas
Feraient frémir, sur qui s'est posée une aurore.

Je suis comme un petit oiseau
Longtemps familier de la brume,
Et qui sent couler sur sa plume
Votre regard de vent, de soleil, d'ombre et d'eau.

III

Ecoutez-moi : je vous demande
D'abaisser vos paupières sur
Vos yeux dont s'est foncé l'azur ;
Ils me troublent, vos chers yeux taillés en amande.

Ils me brûlent, quoique très doux,
Vos yeux qui luisent de trop d'ombre,
Et je crains leur lumière sombre,
Comme un enfant malade, en songe, a peur des loups.

IV

Encore un mot, à voix très basse :
Abandonnez-moi votre main
Un peu plus longtemps, dès demain,
Et demeurons ainsi sans penser que tout passe.

Ainsi ; pas plus, malgré le cœur,
Grand imprudent par habitude ;
A mi-chemin la quiétude
Chante, et c'est ni trop loin ni trop près du bonheur.

LE MIROIR

AU-DESSUS du puits elle s'est penchée
Pour se regarder au miroir de l'eau ;
S'étant de soi-même ainsi rapprochée,
Toute femme rit, même sans défaut.

Le miroir, qu'il soit de verre ou d'eau claire,
Encadré de mousse ou d'herbe ou d'acier,
Quel plus cher objet en qui se complaire,
Quel plus sûr prétexte à s'apprécier !

Quand on est allègre et jeune et jolie, —
Qui ne croit pas l'être ? — à l'eau du miroir
Naturel et ceint de roche polie,
Qu'il est doux, mes sœurs, de s'apercevoir !

Il est un miroir vivant et suprême
Où par les regards c'est le cœur qui voit :
Le miroir des yeux de celui qu'on aime,
Le seul où l'on rie à d'autre que soi...

JEUNE FILLE AU PUITS

—

A Mademoiselle Rachel Gill.

RACHEL est au puits, penchée et jolie,
Par l'heure qui brille ardente embellie.
Et dans le miroir
Encadré de pierre et de mousse grasse,
Pensive, elle voit frissonner sa grâce
Et son bel œil noir.

Rachel au miroir naturel et lisse,
Que le moindre souffle envahit et plisse,
Attend, elle aussi,
Que vienne charmant et certain de plaire,
Un bel étranger demander l'eau claire,
Comme au saint récit.

Au puits de bonheur il viendra sans doute.
Peut-être s'est-il hier mis en route
Dès le frais matin...
Il viendra, celui pour qui l'onde est prête ;
Rien ne peut surgir qui soudain l'arrête :
Il suit son destin.

Les grands arbres verts projettent leur ombre
Sur l'eau du miroir profond, calme et sombre.
Erables et buis
Balancent au vent leurs rameaux flexibles
D'où montent des chants d'oiseaux invisibles.
Rachel est au puits.

LE BEAU JOUR

Oh ! le ciel bleu ! le clair ciel bleu !
Éclatant là-haut comme un feu
Qui flamberait frais et tout bleu,
Si bleu, si bleu !

Oh ! le vent doux ! le bon vent doux !
Qui passe en caresse sur nous,
Comme un frôlement de doigts doux,
Si doux, si doux !

Oh ! le jour léger, calme et beau !
Qui plane comme un grand oiseau,
Et qui disparaîtra plus beau,
Si beau, si beau !

LUMIÈRES BRÈVES

—

A Albert Cloutier.

Parfois, ouvrant tout grands les yeux
Pour voir, en sa première flamme,
Monter le soleil glorieux,
Tant de jour m'est entré dans l'âme
Que j'ai clos follement mes paupières dessus !

Or, sans doute qu'une blessure
Béante encore tout au fond,
Pour retourner au ciel profond,
Offrait une route bien sûre :
Je n'avais plus déjà rien des rayons reçus !

Je tenais mes paupières closes,
Une larme tremblante aux cils,
Songeant à d'étranges exils,
Triste du rêve et de ses causes,
De la fuite sans fin des soleils aperçus !...

AUREA MEDIOCRITAS

—

HEUREUX qui n'a qu'une chaumière
Pour abriter son lourd sommeil,
Et qui n'a, pour toute lumière,
Qu'un même rayon de soleil !

S'il peut goûter à son réveil,
Pour égayer l'heure première,
Un flot de vin pur et vermeil,
Heureux qui n'a qu'une chaumière !

Pour lui les bois sont parfumés,
Les merles ont des chants aimés,
Et des yeux bien doux la fermière...

S'il aime et sent son jeune amour
Croître en son cœur de jour en jour,
Heureux qui n'a qu'une chaumière !

FLEUR IMMORTELLE

Les roses blanches ont fleuri.
Dans les vastes jardins que le soleil caresse
Où le gazon luisant que nul pas n'a flétri
Etale sa verdeur exquise avec paresse,
Les roses blanches ont fleuri.

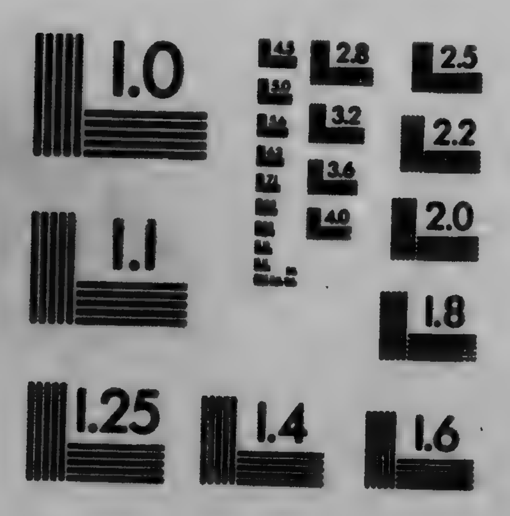
Les roses roses ont fleuri.
Le long des prés verdis saignent des taches roses,
Où le papillon doux et par l'heure attendri
Au cœur des belles fleurs va murmurer des choses...
Les roses roses ont fleuri.

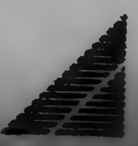
Les roses pourpres ont fleuri.
Parmi la floraison sombre des feuilles vertes,
Le bouton balancé, de sang vermeil pétri,
Tend aux rayons du jour ses lèvres entr'ouvertes.
Les roses pourpres ont fleuri.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Les roses blanches vont périr
Et les roses, hélas ! et les pourpres de même !
Mais il est une fleur que ne saurait flétrir
L'autan, puisqu'elle croît au fond d'un cœur qui t'aime :
Ma fleur d'amour ne peut mourir !

LES BAGUES

—

QUAND vous poses vos deux mains blanches
Sur le clavier harmonieux,
Et, qu'agiles, vos doigts joyeux
Font résonner les notes franches,
Pendant qu'ils vont, qu'ils vont encor,
D'un bout à l'autre de la gamme,
Heureux, je regarde la flamme
Voltiger à vos bagues d'or.

Dans la clarté qui les caresse,
Légers comme des papillons,
Vos doigts constellés de rayons
Vont au rythme ardent qui les presse ;
Et tandis que chante l'accord
Attendrissant à fondre l'âme,
Emu, je regarde la flamme
Ralentir à vos bagues d'or.

Le rythme s'abaisse et s'élève...
Vos doigts vont bien plus doucement...
Et c'est comme un chuchotement...
On dirait le clavier qui rêve...
Tandis que la chanson s'endort
Sous vos doigts artistes de femme,
Rêveur, je regarde la flamme
Immobile à vos bagues d'or.

Puis, vous demeurez indécise
Devant le piano calmé...
Vers moi que vous avez charmé,
Alors, vous approchez, pensive...
Tandis que mon cœur bat si fort, —
Réglé sur le vôtre, Madame ! —
J'éteins entre mes mains la flamme
Qui scintille à vos bagues d'or...

CHIMÈRES

—

CHANTER d'un chant très doux d'oiseau,
Vibrer de sa propre harmonie,
Et pour se croire du génie
Chanter seul pour l'azur et l'eau ;
Chanter pour qu'enfin l'on se grise,
Sans savoir personne écouter,
Chanter de l'aube à l'heure grise,
Chanter, chanter, toujours chanter !

Comme un doux enfant s'endormir
Sur le gazon, loin de la ville,
Dormir et sur son front tranquille
Sentir le vent faible frémir ;
Délivré du mal d'être triste
Et de la honte de gémir,
Oublié du monde égoïste,
Dormir, dormir, toujours dormir !

Rêver d'un impossible amour,
D'un amour calme et sans souffrance,
Et pour jouir d'une espérance
Vers jadis faire un long détour ;
Rêver que la tâche de vivre
En un soupir va s'achever ;
Rêver que de ciel on est ivre,
Rêver, rêver, toujours rêver !

JALOUSIE

J'AI comme des langueurs d'extase,
Quand tes yeux profonds dans mes yeux
Versent ainsi qu'un double vase
Leur breuvage mystérieux.

Quand tu les fixes de leur flamme,
Mes yeux éblouis sont contents ;
Ils sont amoureux de ton âme,
Comme les oiseaux de printemps.

Mais, hélas ! ton âme qui coule
D'un regard qui devra finir,
Mon âme, abîme où la nuit croule,
L'aura-t-elle pu contenir ?

S'il en reste une seule goutte
Prise au jais filé de tes cils,
Qu'à l'aurore elle tombe toute
Sur une fleur chère aux avrils.

Afin qu'une abeille la boive,
Et se perdant dans le ciel bleu,
Sans qu'un rayon d'or l'aperçoive,
L'apporte au soir du jour à Dieu ;

Puisque, amant de tes yeux de lune
Où dort mon rêve le plus doux,
Du Dieu dont s'emplit la nuit brune
Je ne puis pas être jaloux !

LA CHANSON DES MOTS

—

Il est des mots qui sont des joies
Et d'autres qui sont des douleurs,
D'autres ont la douceur des soies,
D'autres ont l'arome des fleurs.

Tous ont monté de l'âme aux lèvres,
Un soir triste, un matin joyeux ;
Tous ont brûlé du feu des fièvres,
Ils ont lui tous au fond des yeux.

Tous ont fait vibrer d'autres êtres
De leur propre et sacré frisson ;
Tous auront la gloire des maîtres,
S'ils ont fait naître une chanson,

Une chanson douce et câline,
Légère à la brise des soirs,
Une chanson grave et divine
Où sonnent d'immortels espoirs...

Il est des mots qui sont des joies
Et d'autres qui sont des douleurs,
D'autres ont la douceur des soies,
D'autres ont l'arome des fleurs.

L'AUTRE AMOUR

COMME on condamne une porte
Que nul pas ne doit franchir,
Voulant enfin l'affranchir
Des maux que l'amour apporte,
De mon cœur souffrant et las
J'avais condamné l'entrée,
Murmurant, l'âme assurée :
Pour toujours, on n'entre pas !

Longtemps, bien longtemps, personne
Chez mon cœur seul ne frappa ;
Et l'ennui l'enveloppa
De son long glas qui résonne.
Triste comme un ciel d'hiver,
Jamais, même aux jours d'alarmes,
Aux nuits d'effrois et de larmes,
Mon cœur n'avait tant souffert !

Enfin passant, une femme
Voyant ce cœur refermé,
Eut un sourire charmé,
Moqueur, mais tout chargé d'âme.
Comme chez elle, elle entra,
Entra malgré la défense
Et la gaieté de l'enfance
Chez mon cœur soudain vibra.

Du mal qu'un amour nous cause,
Un autre amour nous guérit ;
La nuit qui souffrants nous prit,
D'une autre nuit nous repose.
Chez mon cœur d'où sont exclus
Noir souci, peine méchante,
Une voix joyeuse chante :
Pour toujours, on n'en sort plus !

PAGE D'ALBUM

Je l'aime, comme on aime un beau vers de poète,
Qui chante clair comme un pinson,
Et que l'âme ravie avec ferveur répète, —
Pour la douceur de sa chanson.

Je l'aime, comme on aime une fleur fine et frêle
Qui paraît exquise à chacun,
Et qui charme encor plus lorsqu'on s'approche d'elle, —
Pour la douceur de son parfum.

Je l'aime, comme on aime une fleur, un vers tendre,
Comme une étoile au ciel d'été,
Comme tout ce qu'on aime aussi sans le comprendre, —
Pour la douceur de sa beauté !

SOUVENIR

—

En souvenir du souvenir
Que j'ai gardé de vous, Madame,
Et que rien ne pourra ternir,
Puisqu'il est gravé dans mon âme.

Je le porte, intime et rieur,
Ainsi qu'une claire médaille
Liée à mon cou, sur mon cœur :
Il ne se peut pas qu'il s'en aille.

Il est mon bien le plus certain,
Et ma richesse la plus sûre ;
Il est affranchi du destin
Qui condamne tout à l'usure,

Il est mon or, mon diamant,
Et ma relique vénérée,
L'étoile de mon firmament,
Et ma lumière préférée.

Il est, comme mon tiède sang,
Mêlé pour la vie à moi-même,
Spirituel et caressant ;
Je sais que si je l'aime, il m'aime.

Et quand pour l'inconnu des cieux
Il me faudra partir, Madame,
Ce souvenir délicieux
Je l'emporterai dans mon âme !

L'AME SOLITAIRE

Les Livres — L'Ame

LES LIVRES

LES VRAIS DIEUX

A Charles Gill.

POÈTES pâlissant sur des livres arides,
Qui tâchez à combler les abîmes ouverts
Que l'ennui creuse en vous, vos tempes sont livides !
Le monde vous renie, et vous en êtes fiers !

Les cœurs les plus profonds sont aussi les plus vides ;
Car tout ce qu'on y jette en joie, en pleurs amers,
Ne hausse, hélas ! pas plus leurs profondeurs avides,
Qu'un grain de sable acquis, le niveau des déserts.

L'ignorance orgueilleuse a peu d'âme : une goutte
De vulgaire plaisir suffit à l'emplir toute ;
Chez elle, le frisson du mystère est banni.

Songeant aux gouffres noirs que mon esprit soupçonne,
Je tressaille devant les porteurs d'infini,
Quand vous passez, ô dieux que ne comprend personne !

RONDEL

Le cœur du poète est un écrin d'or
Plein de vieux chagrins, de plaisirs sans causes,
Tous les souvenirs que le temps endort
Y trouvent des nids duvetés et roses.

Mais triste comme au bois le chêne mort,
Y pleure bientôt le regret des choses.
Le cœur du poète est un écrin d'or
Plein de vieux chagrins, de plaisirs sans causes.

Les jours glorieux et les jours moroses,
Tous ceux que le temps voue au même sort,
Y viennent goûter, toutes ailes closes,
L'éternelle paix d'une douce mort...
Le cœur du poète est un écrin d'or.

LE JEU DIVIN

—

À Monsieur le Juge S. Pagnuelo.

LES soirs d'hiver sont longs lorsqu'on est seul et triste.
On écoute l'horloge aux tic-tacs palpitants,
De ses petites dents d'acier broyer du temps;
Non moins longue à durer l'heure lente persiste.

Mais le silence induit au pur labeur artiste
Quiconque a dans le cœur de beaux rêves chantants,
Qu'un mot d'une seconde exprime pour longtemps.
Quand a fui l'heure, un peu d'âme enclose subsiste.

Pareil au frais bosquet charmé d'oiseaux divers,
La solitude ailée abonde en rares vers,
Qui, bientôt, pleureront un poème, — leur cage.

Et, par strophes faisant des captifs, l'oiseleur,
Pris aux chansons des voix, ravi par la couleur,
Oublie au jeu divin le jour, la terre et l'âge.

EN MARGE

I

ECRIRE ce qu'on sent, exprimer ce qu'on pense,
Ce doit être une exquise et noble récompense !
Faire dire aux vieux mots par les bouches usés,
Comme des sous anciens et démonétisés,
L'ardeur profonde et neuve et vive des tendresses,
En y faisant frémir le frisson des caresses ;
Ou, poète inspiré, retrouvant leurs valeurs,
Sentir couler, en les disant, les mots en pleurs ;
Comme en des vases d'or, verser dans les mots vides
Leurs sens premiers, ainsi que de rares liquides
Qui moussent, fins, pareils au sang riche du vin,
Ah ! ce doit être doux, ce doit être divin !

II

J'ai chanté bien des yeux, poète monotone,
Mais j'aime les yeux clairs comme j'aime l'automne :
Étant, comme lui, doux et, comme lui, divers,
Ils peuvent illustrer sans cesse les beaux vers.
Les yeux par qui l'on croit, les yeux par qui l'on doute,
Les yeux par qui l'on aime ont ma passion, toute !
Je les comparerai toujours, banalement,
Comme jadis, aux étoiles du firmament.
Ah ! que n'ai-je vécu du temps des vieux poètes,
Où les comparaisons n'étaient pas toutes faites !
J'aurais, usant des mots sans craindre le cliché,
Dit le charme des yeux en style non cherché.

III

J'ai lu les vieux rimeurs aux grands vers pleins de sève,
Dont le style robuste éternise le rêve.
J'ai lu Villon, triste et sensible débauché
Dont la gloire a depuis par les siècles marché.
Du Bellay m'a fait voir à nu l'âme d'un homme
Loin du pays natal, vécut-il même à Rome ;

Ronsard, millionnaire en rythmes, m'a conté
Ses amours, longuement et d'un verbe éhonté !
Marot, spirituel et clair, m'a fait sourire...
Et j'ai maudit ma vanité sotte d'écrire,
Me jurant de ne plus commettre un vers français !
— A moi-même parjure, hier je recommençais !

OU SONT-ILS ?

O TEMPS de prose, ô siècle avare
Où la matière prime l'art !
Où donc le grand Pierre Ronsard ?
Où donc la reine de Navarre ?

Et Du Bellay, poète rare,
Dont Rome attrista le regard,
Qui prit le sonnet pour sa part
Et le sculpta comme un carrare ?

Villon, prête-moi ton refrain !
Gémissons en strophes d'airain
Sur notre époque hérésiarque !

Le culte se perd du vrai beau,
Et nous mettrions au tombeau
La gloire du divin Pétrarque !

DEUX POÈTES

RUTEBEUF, contempteur des chevaliers félons
Qui refusaient d'aller combattre en Terre Sainte,
J'entends, du fond des temps, venir à moi ta plainte,
Poète mal nourri, trouvère aux cheveux longs.

Tu maudissais le moine au beau teint vermillon,
Qui vivait gras et lourd en sa pieuse enceinte,
Et l'Eglise, de pompe et de majesté ceinte,
Souffrit de ton ardeur, frère aîné de Villon.

Mais, deux siècles après, lui, pauvre gueux illustre,
Laissa dormir le pape, et le grand, et le rustre;
Pour la Sorbonne à peine eut-il quelque dédain...

Et pour l'œuvre suprême accordant bien sa lyre,
Villon se contenta seulement de maudire,
Hautain, « les taverniers qui brouillent notre vin ! »

VILLON VOYAGE

MAITRE François Villon, franc coureur de tavernes,
Cœur d'or, louche rôdeur, grand poète, assassin,
Part demain pour Angers où l'air est bien plus sain ;
D'ailleurs on le tracasse — et pour des balivernes !

Avec des compagnons, gens d'allures paternes,
A ce qu'on dit, il a, dans le meilleur dessein,
Volé cinq cents écus, — négligeable larcin —
D'une adroite façon, sans bruit et sans lanternes.

Aussi va-t-il quitter décidément Paris.
Quand l'ennui dans ses rêts ténébreux vous a pris,
Le souverain remède est certes le voyage.

Et Villon, qui toujours sut agir prudemment,
De tous biens qu'il n'a pas ayant fait le partage,
Met la dernière main au *Petit Testament.*

L'EXILÉ

JOACHIM DU BELLAY

TRISTE, parmi l'orgueil des monuments romains,
Tu n'eus qu'un seul désir : revoir le ciel de France.
Tu disais tes regrets et ta grande souffrance
A Baïf, à Ronsard, qui te tendaient les mains.

Tout te blessait là-bas : les palais, les chemins,
L'éclat du ciel trop beau sur ta désespérance ;
Tu ne voyais de bien que dans la délivrance :
En la Ville Eternelle exilé des humains !

Ah ! ton Anjou n'avait pas les splendeurs de Rome !
Comme il était plus doux à ton pauvre cœur d'homme,
Avec ses bords de Loire où tes pas ont erré !..

Je te vois, quand la nuit semait d'astres le Tibre,
Seul dans l'ombre, enviant la créature libre,
L'âme et les yeux tournés vers ton petit Liré !

LA VRAIE GLOIRE

Avec l'envoi d'un sonnet de Ronsard.

J'AI cueilli cette rose au jardin de Ronsard.
Depuis quatre cents ans bientôt qu'elle est éclose,
Elle est pareille encore à la plus fraîche rose !
Miracle du génie et prestige de l'Art.

Pendant qu'en notre esprit débile il se fait tard,
Et que notre œuvre meurt après l'apothéose,
Le vieux Maître, inventeur de rythmes, se repose,
De gloire invariable ayant sa large part.

Respire cette rose unique et merveilleuse ;
Elle frissonne encor de rosée, et, frileuse,
Sollicite un rayon tiède de ton regard.

Fais plus : pour rendre hommage éclatant au génie
Qu'atteste cette fleur, mets ta lèvre infinie
Sur sa corolle, et baise, en la baisant, Ronsard !

A BAUDELAIRE

Baudelaire, chrétien sous des dehors pervers,
Tourmenté des démons dont parle l'Ecriture,
Démontrant l'Idéal devant la pourriture,
Vouant l'âme à l'azur, la chair lubrique aux vers ;

Grand Voyageur qui fis le tour de l'Univers
Pour y voir le Péché maître de la nature,
Qui pleuras de dégoût sur toute créature
Ces larmes de ton cœur, purs diamants, tes vers !

Distillateur subtil de parfums lourds, Artiste !
Des libres mots français sublime symphoniste,
Magicien parfait de l'artificiel ;

Génial peintre épris de couleurs violentes,
Qui fis surgir du vin les Querelles sanglantes,
A travers ton enfer je découvre le ciel !

A Emile NELLIGAN

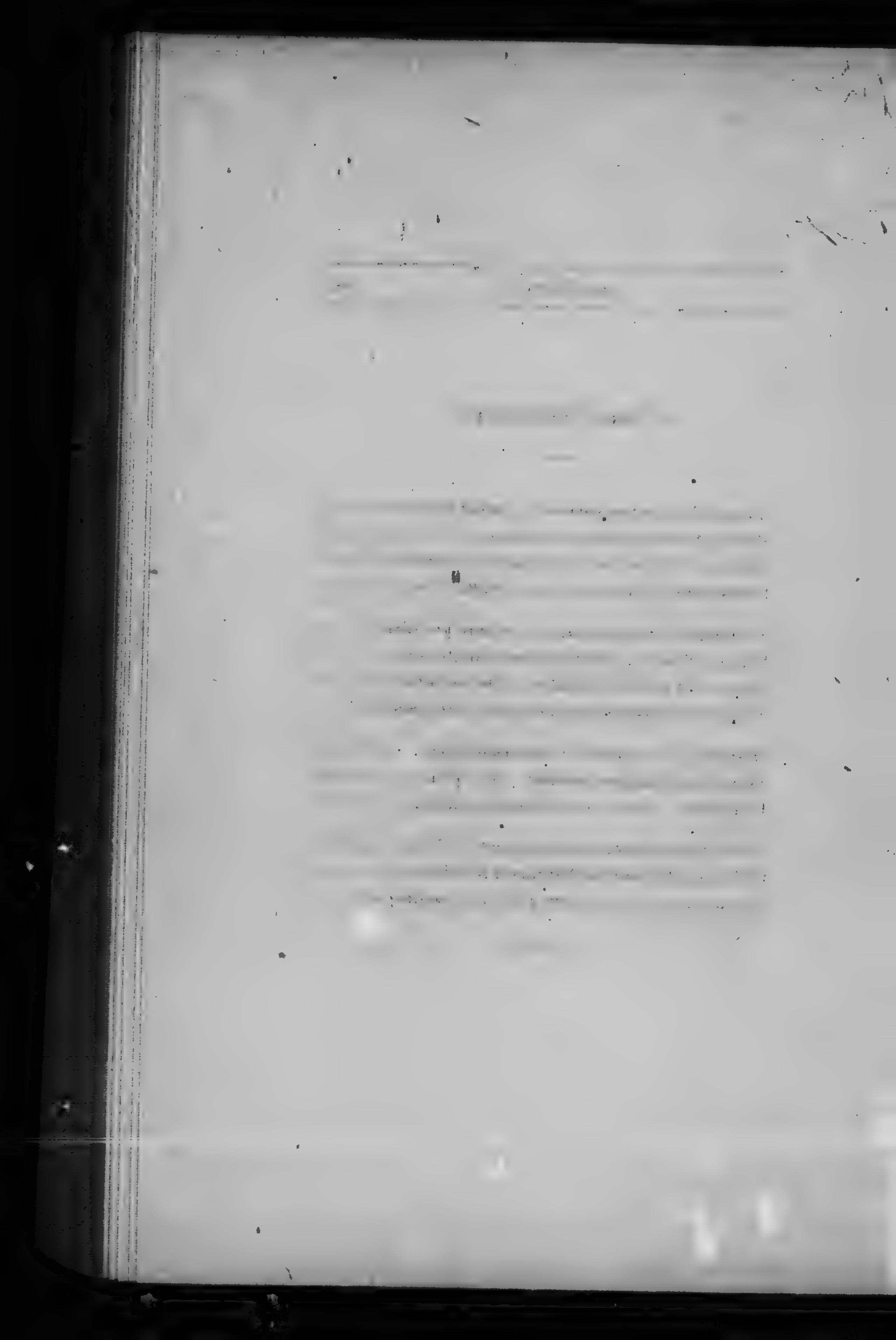
—

Tu montais radieux dans la grande lumière,
Enivré d'idéal, éperdu de beauté,
D'un merveilleux essor de force et de fierté,
Fuyant avec dédain la route coutumière.

Tu montais emporté par ton ardeur première,
Battant d'un vol géant la haute immensité,
Et là, tout près d'atteindre à ton éternité,
Tu planais, triste et beau, dans la clarté plénière.

Mesurant du regard le vaste espace bleu,
Tu sentis la fatigue envahir peu à peu
La précoce vigueur de tes ailes sublimes.

Alors, fermant ton vol largement déployé,
O destin ! tu tombas d'abîmes en abîmes,
Comme un aigle royal en plein ciel foudroyé !



L'AME

LE DERNIER SECRET

Ah ! c'est vouloir marcher, comme Dieu, sur la vague ;
C'est vouloir établir le certain sur le vague,
Que de croire exprimer l'obscur secret des cœurs !
La vérité du Ciel s'affirme à nos douleurs ;
Mais le pur sentiment qui vit au fond de l'âme
Reste silencieux, quand l'exige une femme.
Psychologues, chercheurs, ô fervents du scalpel,
Faites, avec orgueil, à la science appel :
C'est bien ! Mais comme au fond des belles nuits sans voiles,
L'astronome, sans fin, comptera des étoiles,
De même, au cœur humain, quoi qu'on puisse prouver,
Il restera toujours quelque chose à trouver !

RAGE VAINE

A Jean Charbonneau.

MON âme fait des bonds vers l'Idéal, et pleure
Parce qu'elle n'a pu même jamais saisir
Un de ces petits bouts de rayons qu'elle effleure
La nuit, lorsque tout dort, excepté son désir !

Essoufflée en sa course, elle interroge l'heure
Où le rêve au vol clair et bleu comme un saphir,
Malgré qu'elle sait bien que sans cesse il nous leurre,
Passera, plus léger qu'un souffle du zéphyr.

Alors, désespérée et folle, elle s'élance
Toute pâle vers lui, battant, dans le silence,
Des ailes, — et l'air bouge en un large frisson,

Rageuse et se tordant de ne pouvoir lui prendre
Une étincelle dont elle saurait s'éprendre,
Et dont s'extasierait votre âme à l'unisson !

LES DEUX CLOCHES

LA cloche d'or qui chante et la cloche qui pleure,
La cloche de la vie et celle de la mort
Ont sonné dans l'azur pareil, à la même heure,
Pour celui qui s'éveille et l'autre qui s'endort.

Or, la cloche qui pleure et la cloche qui chante,
Celle pleurant : Il part ! celle chantant : Il vient !
Mêlant leur double voix différemment touchante,
Mystérieuse et dont toute âme se souvient ;

La cloche gaie et l'autre, en son clocher chacune,
La cloche du baptême et la cloche du glas
Ont fondu tellement leurs voix saintes en une
Qu'on n'a plus distingué les : Noël ! des : Hélas !

J'ignore le meilleur de mourir ou de naître,
Ayant pleuré, joui, souffert dans le secret,
Et mon cœur ne peut plus, ô cloches ! reconnaître
S'il clame son plaisir de vivre, ou son regret.

VIEUX MISSEL

—

Très vieux missel aux pages rudes
Où, parfois, le soir tard je lis,
Qu'ont feuilleté les doigts jolis
De vierges tendres ou de prudes ;

O vieux missel où le temps dort
Pour ne pas te creuser de ride,
Et dont, à peine, l'air humide
A pu ternir le fermoir d'or ;

O vieux missel où tout est grave
Ainsi qu'en une église en deuil,
Où la phrase, au premier coup d'œil,
Pour toujours dans l'esprit se grave ;

O vieux missel, garde ce lys
Entre tes feuillets : dans son urne
Où pleura la brise nocturne,
D[illegible]oirs sont ensevelis...

EXTASE BLANCHE

DES gerbes de fleurs en nacre fleurie,
Aux calices longs, ouverts en étoiles,
Jonchent tous les soirs l'autel de Marie,
Où vont, deux à deux, des vierges en voiles ;

En voiles de soie ou de rêverie,
Blancs comme le cygne et les blanches voiles,
Et les plants de fleurs en nacre fleurie,
Aux calices longs, ouverts en étoiles.

Et j'ai des frissons pieux dans les moelles,
De l'extase plein mon âme meurtrie,
A prier tout près des fleurs en étoiles,
En pleine blancheur, aux pieds de Marie,
Où sont, lys humains, deux vierges en voiles.

L'ÉTERNITÉ

L'ÉTHER s'est refleuri, comme un jardin d'été,
De fleurs dont les parfums s'exhalent en lumière.
Hors des âges, marchant sa marche coutumière,
Passe, en voiles d'azur, la belle Éternité.

Impassible en l'Éden, d'elle seule habité,
Sans naissance, soustraite à toute fin dernière,
Elle va, stable en son existence plénière,
Foulant d'un pied égal la nuit ou la clarté.

Prolongeant au delà du sépulcre de l'homme, —
Lit noir que l'agonie assure au dernier somme, —
L'âme, du rêve humain promue au pur Réel,

Comme je l'aime mieux en son jardin sans voiles,
Qu'en le vide effrayant de ce moderne ciel :
Immense trou creusé dans l'air, sablé d'étoiles !

LES MORTS

Ne plaignons pas les morts : c'est nous les misérables.
Ils ont l'éternité pour royaume, ils sont rois.
Ils ne subissent plus les terrestres effrois
Et la perte des grands bonheurs inexorables.

En sa demeure fixe au sein des temps durables,
Délivré de la sombre horreur des jours étroits,
Celui qu'on nomme mort, dont on clot les yeux froids,
Contemple la beauté des choses adorables.

Etre fait d'ombre hier, de lumière demain ;
Hier, rampante larve, ignoble ver humain,
Demain, clair papillon aux triomphantes ailes !

Ils ont, quittant la terre, hérité du ciel bleu,
Passé de l'heure brève aux heures éternelles,
Les morts, ces vrais vivants du beau pays de Dieu !

LA VOIX BRUTALE

Vends ton corps, vends ton âme, espère dans le mal ;
La chair est tout, l'ivresse est tout, le ciel est vide ;
N'estime que toi-même et sois de l'or avide ;
Exalte la hideur, vis comme l'animal !

Le bien se perd au fond d'un chaos sépulcral ;
Ravale la beauté virginale ; et, stupide,
Ecrase du talon toute gorge intrépide
Qui lance un cri d'alarme au carrefour fatal !

Et crache ton mépris, comme un noir jet de fange,
Sur tout ce qui tient moins de l'homme que de l'ange ;
Sois puissant pour montrer la force de ton bras !

Engraisse bien ton ventre, et jouis jusqu'à l'heure
Où dans l'éternité, blasé, tu descendras
Goûter la grande paix du néant qui demeure !

LE VOILE

A M. l'abbé J. Mélançon.

C'EST qu'on a trop de chair sensible autour de l'âme,
Comme un cristal épais voile presque une flamme,
Qu'on ne peut à son gré répandre sa clarté
Et paraître vêtu de toute sa beauté.

Aux instants radieux de son heure première,
L'homme devait sembler une grande lumière
Vers laquelle les fleurs du paradis vermeil,
Comme aux rayons tièdis d'un merveilleux soleil,
Jour et nuit, devaient tendre en bouquets leurs calices !...

Ah ! je vous comprends bien, purs amants des cilices,
Des fouets aux cuirs noueux, qui déchiriez vos chairs :
Comme à certains moments vous deviez être clairs !
Car, par chaque blessure à vos membres livides,
Rongés par les douleurs comme par les acides,
Par chaque plaie et par chaque trou, saints bourreaux,
Devait jaillir ainsi que du Rocher les Eaux,
De cette chose belle et faite la première,
Si vous saigniez, au lieu de sang, de la lumière !

LA BONNE SOUFFRANCE

OH ! la bonne douleur qui nous fait l'âme forte !
Quelle paix bienheureuse et durable elle apporte,
Comme un vase de miel rempli jusques au bord,
Pour endormir le mal qu'elle engendra d'abord !

C'est dans le feu sacré de sa divine forge,
Malgré nos pleurs honteux, nos cris à pleine gorge,
Qu'elle assouplit, redresse, éprouve le métal
De notre âme, et le fait luisant comme un cristal !
Nous croyons que la vie, à ses coups, nous échappe,
Lorsque pour nous la rendre immortelle, elle frappe !
A notre être, il adhère encor de l'animal
Si fortement, qu'il faut bien qu'on nous fasse mal,
Jusqu'à sembler parfois nu de sa chair exsangue,
Mais tel qu'un diamant libéré de sa gangue !

Comme une épée ardente en un étroit fourreau,
Désire que la main du juste ou du bourreau
La fasse tournoyer dans l'air, brillante et libre,
Loin de la gaine sombre en laquelle elle vibre,

En nos corps, l'âme aspire à l'azur libre et frais ;
Mais seule, elle ne peut briser le mur épais
Du cachot qui, jaloux, la retient prisonnière,
Morne et désespérée et loin de la lumière !
Alors, la Douleur vient frapper à la prison,
Ebranle les barreaux, s'acharne à la cloison
Par où, bientôt, s'infiltre une céleste brise,
Jusqu'à ce que d'un coup suprême, elle la brise !

Si la chair a souffert, l'âme a la liberté
Et prend possession de son éternité.

PITIÉ, SEIGNEUR !

O CHRIST ! roi de la mer immense et des sommets,
Pourquoi, le cœur saignant ton amour goutte à goutte,
Du ciel, si haut pour nous, ne descends-tu jamais ?
Tant d'esprits angoissés gémissent dans le doute !

Ceux qui t'ont fait mourir, — pourtant tu les aimais, —
Ils t'ont proclamé Dieu trop tard, — dans la déroute ;
Et Thomas l'incrédule a crié : « Désormais
Je crois ! » — ayant la main de ton sang rouge toute !

Pitié, Seigneur, pour ceux qui parfois t'ont cherché !
Pour ceux qui n'ont point vu, ceux qui n'ont point touché,
Pour tous ceux ayant mal appris à te connaître !

Tes apôtres, Seigneur, eux-mêmes ont douté,
Avant que, par ta main, l'Océan fût dompté :
Simon Pierre, trois fois, t'a bien renié, Maître !

LE DUR CHEMIN

LA vie est un chemin de ronce
Interminable et cahoteux
Qui, parfois, sous le pied boiteux
Et pesant, soudain se défonce.

A tant marcher d'un pas douteux,
La grande fatigue s'annonce.
La vie est un chemin de ronce
Interminable et cahoteux.

Le mal accablant se prononce :
La vie a des détours hideux !
Pourtant, qui donc sans pleurs honteux
A tant de souffrance renonce ?
La vie est un chemin de ronce...

LES VIEUX TEMPLES

A Mademoiselle M.-L. Milhau.

DANS la tranquillité pieuse des vieux temples
Où le soir se conserve enfermé tout le jour,
Où l'humidité plane en rôdant alentour
Des piliers, on médite en paix les grands exemples.

Rien du luxe profane aux yeux n'y vient fleurir ;
Plus profonde est la foi dans les vieilles églises ;
Le respect entre mieux, comme les têtes grises,
Où l'on sent vaguement quelque chose mourir :

C'est la piété grave aux pieds d'un Christ en plâtre,
Qui penche son front lourd pour l'approcher de nous ;
C'est le recueillement naïf à deux genoux
Dont la ferveur n'est pas feinte, comme au théâtre ;

C'est la station triste et lente avec amour,
Quatorze fois reprise en prières chrétiennes,
Du chemin de la croix aux images anciennes,
Laides, sincèrement, mais dont on fait le tour ;

C'est l'humilité vraie et l'émotion pure ;
Le sou glissé dans l'ombre au pauvre tronc de bois ;
L'eau bénite qu'on prend encor du bout des doigts
Et non du bout des gants, craignant quelque souillure ;

C'est l'ostensoir terni sur l'autel presque nu,
Le tabernacle saint, frère encor de la crèche,
Qui ne nous parlent pas d'une grandeur revêche,
D'un Roi très exigeant ni d'un Dieu parvenu !

En vérité, c'est là, dans les vieilles églises,
Sous des murs gris que l'or n'a pas modernisés,
Où les pauvres ne sont jamais dépaysés,
Que le bon Juge tient d'indulgentes assises.

Là, l'Évangile est lu d'un regard moins hâtif,
Les violons des bals s'arrêtent à la porte ;
Là, survit la splendeur douce qui réconforte
En la simple beauté du culte primitif.

La richesse n'est pas un obstacle aux croyances :
C'est un salut du siècle à l'orgueilleux veau d'or
Dont le règne s'annonce où Dieu triomphe encor,
Par l'éclat insolent de ses magnificences !

Ah ! comme j'aime mieux, âme rustre, prier
Dans la tranquillité pieuse des vieux temples,
Dont les murs dénudés m'offrent de grands exemples
Sans parole, et, pourtant, qu'on ne peut oublier !

L'ÉTERNEL RETOUR

DANS l'ombre de la vie errant comme des bêtes,
Les regards envahis par la nuit de leur cœur,
Parasites blafards dont se garent les fêtes,
Passent les malheureux sans haine et sans rancœur.

Navrés des beaux soleils éclipsés de leurs rêves,
Ils regrettent en vain les vieux jours de clarté ;
Et, soldats aspirant aux reposantes trêves,
Ils vont vers les matins où leur âme a chanté...

Souvenir ! souvenir ! dieu des heures lointaines,
Vois tes fervents, malgré les routes incertaines,
Venus se prosterner à tes autels chéris ;

Ecoute t'implorer, meurtris par les alarmes,
Ces hommes aux yeux secs comme des puits taris,
Dont les intérieurs sanglots n'ont pas de larmes !

LE RÊVE STÉRILE

STÉRILE en actions et fécond en douleurs,
Le rêve pour le rêve a fait couler des pleurs,
Plus que n'en rouleraient les ruisseaux et les fleuves !
Trompeur enchantement fatal aux âmes neuves,
Qui leur permet d'atteindre à la haute Beauté,
Pour les vouer ensuite à la réalité !
Et du mont merveilleux dont resplendit la cime
A la profondeur morne et froide de l'abîme,
La distance est si grande et l'air si différent,
L'espace si borné d'un ciel indifférent,
La lumière si triste et crue et sépulcrale,
Qu'à peine descendu, l'on étouffe et l'on râle !

SAGESSE

A Louis-Joseph Doucet.

APPRENONS à goûter des heures éphémères
Ce que chacune peut contenir de douceur ;
Livrons-nous confiants à leur rythme berceur,
Comme les enfants las aux bras câlins des mères.

Suivons d'un œil distrait le vol bleu des chimères,
Occupés à puiser dans le jour oppresseur
Le cher motif d'espoir paisible et guérisseur,
Comme une abeille extrait le miel des fleurs amères.

Et passons sous l'azur riant ou le ciel noir,
Au but marqué là-haut conduits sans le savoir
Par l'invisible dieu muet qui toujours veille.

Rien ne sert d'attrister de plaintes son matin ;
Comme le sage antique, allons, d'humeur pareille,
Sous la garde implacable et sûre du Destin !

LE CHATIMENT

Je me suis drapé dans ma nuit
Comme un trappiste dans sa bure,
Malgré que l'étoffe fût dure
A mon corps mou comme un vieux fruit.

Au noir donjon de mon ennui,
Satisfait du mal que j'endure,
Priant Dieu que ma peine dure,
J'erre où mon remords me conduit.

Car j'ai péché ! sous mon sein gauche
Un désir d'affreuse débauche
S'est glissé, corrompant mon cœur ;

Et je mérite, brute immonde,
Exilé des bons de ce monde,
De souffrir tout seul ma douleur !

RÉSIGNATION

N'ESPÈRE rien de bon de la vie : elle est vaine !
Si le fardeau des jours t'accable à chaque pas,
Laisse-le t'écraser et ne blasphème pas
En voyant fuir le sang pourpre et chaud de ta veine !

Accepte le destin sans révolte et sans haine ;
Car l'inutile effort laisse affaibli le bras,
Et le poids qu'il soulève, avec plus de fracas,
De plus haut choit plus lourd sur ta pauvre âme humaine !

Que le silence soit ta plus chère vertu,
Et ton cœur connaîtra l'orgueil de s'être tu,
Le secret douloureux ennoblira ta peine.

Résigne-toi, forçat dans ta chair abattu,
Car le temps, malgré lui, descellera la chaîne
Qui te retient captif en la noire géhenne !

INCONSÉQUENCE

—

Ah ! pourquoi donc les yeux, si ce n'est pour pleurer ;
Et le cœur, pour aimer jusques à la souffrance ;
Et la chair, pour saigner et pourrir ; et l'enfance,
Pour vieillir ; et l'espoir pour se désespérer !

Pourquoi surtout, pourquoi le mensonge du rêve,
Quand on gémit captif de la réalité,
Si ce n'est pour en être à toute heure hanté,
Pour en apprendre aussi l'inanité, sans trêve !

Tout ce qui semble bon, à l'essai nous trahit.
L'illusion nous rit : c'est par elle qu'on souffre !
Si nous nous élevons, en bas s'ouvre le gouffre
Que nous creuse la fuite à mesure qu'on fuit !

Et nous tombons toujours comme fait un homme ivre,
Toujours désespérés, mais fiers d'être debout !
Car nous nous relevons sans cesse, et jusqu'au bout
Nous maudissons la vie, heureux de toujours vivre !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

VEILLES DU JOUR ET DE LA NUIT

I. — LA CHANSON DES HEURES

II. — LA CHANSON DES MOIS

LES RYTHMES QUI CHANTENT

I. — LA CHANSON DES AUTRES

L'AME SOLITAIRE

I. — LES LIVRES

II. — L'AME

CHATEAUROUX. — IMPRIMERIE LANGLOIS

